

Fragments de vies

Cécile Bramafa

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FRAGMENTS DE VIES

Cécile Bramafa

A

Fragments de vies

Cécile Bramafa

Atramenta

Lire, écrire, partager

Fragments de vies

Cécile Bramafa

Catégorie : Nouvelles

Date de publication sur Atramenta : 15 novembre 2013

En retombant sur "Colères" que j'avais écrit à l'occasion d'un défi, j'ai eu envie de réunir ici certaines de mes nouvelles.

A lire ou à relire...

Licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Fractale réalisée grâce à Apophysis

Marie et l'école

Note préliminaire :

Ce matin, j'ai découvert que je souffrais d'une terrible maladie : la blanchartophilie. En même temps, je dois bien l'admettre, c'est de ma faute. Non seulement, je suis (du verbe « suivre », je n'en suis pas encore à me prendre pour lui) cet auteur dans les couloirs virtuels du site, avec discrétion mais assiduité, mais je viens en plus de terminer la lecture de son excellent « C'est Dieu qui a commencé ».

<http://www.atramenta.net/authors/jacques-blanchart/572>

Les symptômes de ma maladie sont assez curieux : sourires incontrôlables, quintes de rire pouvant provoquer quelques crampes abdominales, sans oublier l'apparition de petites rides perverses au coin des yeux. Je vis un vrai calvaire, et j'avoue que parfois, j'en pleure. Mais laissez-moi vous raconter l'étrange rencontre que j'ai faite, rencontre que je soupçonne n'être au final, qu'un ultime symptôme. Je tiens à préciser que tout ce qui suit n'est que l'exacte vérité.

Devenue complètement addictée, j'étais tranquillement chez moi à dévorer les premières pages de « C'est pas moi, c'est Dieu » lorsque j'ai entendu frapper à ma porte. Je me lève, ouvre et découvre une femme blonde drapée dans une étole bleue. Craignant qu'elle n'attrape froid, je lui propose d'entrer. Elle se présente alors, m'explique qu'elle est Marie – attention, pas une Marie quelconque, mais *la* Marie – et qu'elle a décidé de m'accompagner au travail le lendemain matin. Que vouliez-vous que je fasse ? J'ai accepté.

Pour ceux qui ne le sauraient pas, je suis institutrice spécialisée. Je travaille dans une classe qui accueille des élèves qui « relèvent du champ du handicap mental », définition très large qui recouvre la déficience mentale et/ou certains troubles du comportement.

Le lendemain matin, je marche dans la rue de ma ville aux côtés de Marie. Nous ne croisons pas âme qui vive, ressuscitée ou non. J'en profite pour lui poser quelques questions :

« Marie, je peux te poser une question indiscrete ?

— Bien sûr, mon enfant, me répond-elle avec ce regard triste

terriblement empathique qui ne la quitte jamais.

— Cette histoire de virginité...

— Cécile, les hommes utilisent parfois des images qui ne sont pas à prendre au pied de la lettre.

— Je vois... »

En fait, à ce moment précis, j'ai surtout vu un très beau cheval blanc attaché à un parcimètre, seul, abandonné sur sa place de parking. Je cherche son propriétaire dans les alentours mais n'aperçois personne. J'en suis à me sermonner d'avoir un peu abusé sur le rosé de la veille au soir, quand Marie me prend délicatement la main et me rassure de son sourire tendre.

« Les images », me murmure-t-elle.

J'ai un peu le sentiment de patauger en plein film de David Lynch. Je laisse le cheval à son destin solitaire et nous arrivons enfin à l'école. Je présente mon invitée à mes élèves, qui toujours bienveillants, sont émerveillés par cette nouvelle apparition. Nous commençons la journée par une situation de langue orale au cours de laquelle les élèves qui le souhaitent prennent la parole. Mon petit Antoine lève la main, ce qui est suffisamment rare pour que j'encourage cette initiative :

« Oui Antoine ? De quoi veux-tu nous parler ?

— Hier, je suis rentré chez moi en avion. »

En fait d'avion, Antoine du haut de ses sept ans emprunte tous les jours le bus de ramassage du collège, supporte la cohue d'une bande d'adolescents pas toujours tendres pendant quinze kilomètres, puis arrive chaque matin à 7h45 au collège, situé à huit-cents mètres de l'école élémentaire, qui elle rappelons-le ouvre ses portes à 8h20... tout cela parce qu'une commission très compétente considère qu'il n'est pas suffisamment handicapé pour bénéficier d'un taxi-ambulance, ce dont la suite de notre échange devrait, j'en suis certaine, vous persuader.

Un instant la vision du cheval blanc trotte devant mes yeux et je me convaincs que je suis décidément légèrement surmenée :

« Je n'ai pas compris, Antoine. Hier, tu es rentré en bus, comme d'habitude ?

— Ben oui !, s'esclaffe mon loulou, agacé par mon incapacité à comprendre. J'étais dans le bus, mais j'étais quand même dans l'avion ! »

Euh, je ne sais plus quoi lui répondre. Je pourrais essayer de lui expliquer qu'il était dans le bus et que l'avion n'était en fait qu'un jouet qu'il tenait dans sa main, mais en même temps, je me doute que cela ne changera pas sa construction très personnelle de l'espace. Je

me tourne vers ma stagiaire du jour. « Au secours, Marie ! »

Elle s'approche d'Antoine, lui prend tendrement la main pour tenter de le rassurer et ajoute :

« Tu as dû avoir peur ? »

— Oh oui ! Mais quand même pas autant que la peur du hibou !

— Tu peux nous parler de la peur du hibou ? »

Antoine raconte alors que tous les soirs, comme il a peur du noir, sa maman laisse la porte entrouverte et une veilleuse allumée. Puis alors qu'il dort, le hibou qui est posé sur sa commode, hibou descendant sans doute du mime Marceau puisqu'on ne le voit jamais bouger déguisé qu'il est en bibelot, donc ce hibou s'envole, éteint la lumière et referme la porte. C'est ainsi qu'Antoine trouve une explication « logique » au fait que le matin, lumière et porte sont toujours closes. A l'occasion, j'en toucherai deux mots à sa maman. Marie, pleine de patience, essaie alors d'expliquer au gamin terrifié que ce n'est pas le hibou mais sa maman qui est la cause de ces événements, hypothèse que rejette violemment Antoine, incapable de comprendre pourquoi Maman lui ferait peur exprès.

J'interviens pour faire sentir à ma stagiaire que nous n'allons pas passer la matinée sur les hiboux et les avions, d'autant plus que ce dérapage a visiblement tendance à angoisser les élèves qui partagent avec Antoine ce rapport un peu particulier à la réalité et à agacer sévèrement ceux qui ont un rapport disons plus conventionnel au monde qui les entoure. Bref, nous allons commencer la séance de lecture. Je confie un des nombreux groupes de niveau à Marie, en essayant de lui faire comprendre qu'elle ne doit pas faire leur travail à leur place, que non, cela ne les aide en rien, au contraire, malgré les airs de chien battu que savent très bien adopter mes loulous lorsqu'ils sentent une opportunité de se tourner les pouces.

Je passe d'un élève à un autre et m'arrête quelques minutes pour corriger les questions de compréhension de mon grand Ahmed. Alors que j'essaie de décrypter ses réponses, je sens le poids de son regard sur moi. Il me fixe avec ses yeux enamorés, me fait un sourire lumineux. Je mets cette attitude sur le compte de la présence de Marie qui semble-t-il déteint sur mes élèves.

« Maîtresse, je peux te demander quelque chose ? »

— Bien sûr, mon grand, je suis là pour ça !

— Je suis certain que sur ton T-shirt, c'est écrit « S.M. » »

Inutile de vous préciser que le cheval blanc fait un second tour de galop devant mes yeux. Je guette la réaction de Marie qui pourrait être choquée par cette remarque curieuse et déplacée (n'oublions pas qu'elle est pure et sans nul doute absolument pas au fait de ce type de

pratiques, ce qui devrait également être le cas d'Ahmed !).

« Pourquoi tu me dis ça ?

J'ai peur de la réponse...

— Tu connais Superman ? Ben toi, t'es une Super Maîtresse ! Tu sais, avant, je n'aimais pas venir à l'école. Mais depuis que je viens ici, je vois bien que je peux apprendre plein de choses et puis être content de moi...»

Ouf, je respire à nouveau, le remercie du compliment, puis jette un œil à l'horloge de la classe espérant que l'heure de la récré va enfin sonner.

« Pipi ! », crie mon petit Lucien. Dans la seconde qui suit, comme autorisé par le cri de mon tout-petit élève (sur sa carte d'identité, il est censé avoir 7 ans mais dans sa tête, il avoisine plutôt les 2 ou 3 ans, il est donc tout-tout-petit), un flot d'urine se répand sur sa chaise et sur ses belles chaussures. Je me précipite. Trop tard...

« Oh ! Lucien... Ne t'inquiète pas, mon grand, je vais m'occuper de... »

Je termine ma phrase par un regard aux autres élèves de la classe qui exprime clairement que si l'un d'entre eux se permet la moindre moquerie, il aura affaire à moi. Quelques débuts de sourires s'effacent, et chacun lance sa petite phrase rassurante à l'intention de Lucien, qui loin d'être traumatisé, sourit aux anges, ou à Marie, pendant que je passe la serpillière, épreuve pourtant absente du concours de recrutement aux fonctions d'enseignante passé quelques années auparavant. Pas davantage que celle pourtant utile du nettoyage de vomi, un grand classique des mois automnaux.

« C'est pas gave... ça va séké ! » ajoute Lucien dans un sourire radieux.

Je tente de lui expliquer que non, on ne va pas attendre que ça sèche. Je dois téléphoner à la famille pour qu'ils amènent de quoi changer le tout-petit trempé jusqu'aux os.

Problème, le téléphone est dans le couloir, à une grosse dizaine de mètres de la classe. Soit je téléphone en laissant mes élèves seuls, ce que je ne peux pas décemment faire, soit je ne téléphone pas, et je laisse Lucien « séker », ce qui n'est pas follement plus acceptable. Je décide de profiter de la présence de Marie pour lui confier mes loulous pendant que je cours jusqu'au téléphone, explique gentiment mais rapidement la situation à sa maman, puis reviens toujours en sprintant.

Essoufflée, je déboule dans la classe, craignant que l'Apocalypse ne se soit abattue pendant mon absence, au lieu de quoi je découvre Marie qui explique de sa douce voix les finesses de la numération de

position, devant un public conquis. L'heure de la récré sonne enfin. Comme je ne suis pas de surveillance, j'espère profiter de quelques minutes de répit. Les élèves se dirigent dans la cour, je guette en attendant que la collègue de surveillance daigne sortir son nez dehors puis propose à Marie de nous asseoir quelques instants.

« Ils sont si mignons ! Et si travailleurs, volontaires !

— Tu as raison, Marie. J'adore travailler avec ces gamins.

— Au moins, tu ne t'ennuies pas... »

Marie est interrompue par une collègue qui ouvre ma porte à la volée et me crie avec angoisse : « Cécile, viens vite, il y a ton Marc qui fait la chenille ».

À vu de nez, je ne vois pas ce que « faire la chenille » peut avoir de dangereux, mais je suppose que si la collègue est venue me chercher c'est qu'il doit y avoir danger pour lui ou pour les autres... mes loulous sont très inventifs !

Je cours dans la cour, avec Marie sur mes talons et découvre mon Marc, rampant sur le sol goudronné, les bras le long du corps... Rien de grave, il fait seulement la chenille ! Les collègues le dévisagent avec un regard de dégoût. Moi j'hésite entre leur coller une baffe, à elles, et le soulagement de voir que Marc va très bien. Il joue, à sa manière, mais je ne vois pas ce que cela a de dérangeant.

Je m'avance vers lui et je lui explique doucement qu'il faut qu'il se redresse, qu'il va abîmer ses vêtements. Il me demande alors pourquoi c'est mal de jouer à la chenille, les autres jouent bien au loup... et lui, il préfère être une chenille (parce que le loup, c'est méchant alors que la chenille, ça ne fait pas peur, sauf de toute évidence aux pimbêches qui me servent de collègues). Je lui explique qu'il n'est pas une chenille mais un enfant, qu'il peut faire semblant d'être un animal, mais que ça doit rester « pour de faux ». Les collègues qui n'ont pas perdu une miette de mon intervention, me regardent à mon tour avec cet air de dégoût : elles me prennent pour une barge !

Mon attention est alors attirée par Ahmed que je vois traverser la cour en courant de toutes ses forces. Je vérifie qu'il n'est pas ennuyé par un autre élève, mais non... sur sa trajectoire, un platane a eu la mauvaise idée de pousser. Pour être honnête, il avait commencé bien avant la conception d'Ahmed, mais ce genre de nuances peut échapper à mon admirateur secret. Ahmed percute de plein fouet le tronc de l'arbre qui ne semble pas affecté par cette rencontre, contrairement à mon loulou qui rebondit comme une balle, puis s'écroule au sol. Je cours vers lui (oui, encore), constate que miraculeusement (merci Marie) il ne s'est pas blessé. Je lui demande pourquoi il n'a pas évité l'arbre.

« Ben j'ai cru que lui, il allait m'éviter ».

J'explique alors que les arbres ne bougent pas et qu'ils n'évitent pas les enfants.

« Ah bon ? Ben, il bouge bien ses feuilles ?

— Oui, mais le tronc, les racines, ça il ne peut pas les bouger.

— Ah ! d'accord ! »

Me voilà rassurée, Ahmed va dorénavant éviter les arbres : une bonne chose de faite.

De retour dans la classe, nous enchaînons avec du travail scolaire sans aucune intervention, quelle soit divine, ubuesque ou liquide. Bref, une classe qui travaille, avec des élèves motivés si surpris et satisfaits de pouvoir réussir.

Marie semble soudain s'ennuyer. Elle baille aux corneilles, puis soudainement se lève et s'approche de moi :

« Je crois, Cécile, que tu n'as plus besoin de moi. Je vais te laisser seule. »

Croulant sous une tonne de dessins que mes loulous ont artistiquement faits pour cette apparition insolite, Marie nous salue, puis disparaît avec discrétion et douceur.

Voilà toute mon anecdote, Monsieur Blanchart, j'espère que maintenant vous mesurez toute l'étendue des conséquences que vos œuvres peuvent avoir sur nous ! C'est malin !

Colères

Très cher Loser,

Comme on dit par chez moi, tu fais cuire Loser avec ton sujet de défi. Tu ne pouvais pas nous pondre une histoire de troisième oreille, un truc tranquille, gentillet et un peu loufoque, qui n'engage à rien ! Non, un défi d'écriture sur la rage, la colère... Quand j'ai lu ton annonce dans le forum, je me suis dit : « ça, c'est un sujet pour moi... La colère, la rage, je connais par cœur, je suis tombée dedans quand j'étais petite ! » Alors, je me suis mise derrière mon clavier, et je suis partie sur une histoire de femme qui apprend la mort de son mari. Elle s'en prend à l'assassin, à coups de tronçonneuse, jusqu'à la chute... l'assassin est un arbre, dans lequel son mari est venu s'encaster avec son bolide. Et puis, je me suis aperçue que j'éludais la colère. Je me planquais derrière des « j'enrage », « je fulmine », « ma colère ceci »... nulle ! Je tournais autour, je contournais la difficulté mais j'étais incapable de la nommer, de la décrire et je me suis demandé pourquoi.

La première raison est que la colère est pour moi authentique et incapable de supporter le moindre masque. Elle est surtout intime, plus encore que la sexualité, au point, tu vois que je suis obligée de m'adresser directement à toi pour poser des mots sur elle. Je me doute que les lecteurs se sentiront sans doute un peu voyeurs en lisant ces mots, mais n'est-ce pas le principe même de cette étrange... émotion : que ce mot est faible pour décrire cette entité complexe. Lorsque l'on assiste à la colère d'un proche, on ne fait que l'apercevoir. On l'entend dans la voix, on la lit sur les joues rougies et le froncement des sourcils. On l'interprète dans les poings serrés et les veines gonflées du cou. On la débusque dans le silence imposé ou derrière la vulgarité des mots. Mais on ne la connaît pas, on reste extérieur... spectateur dérangé ou compatissant, c'est selon.

La deuxième raison est bien plus sinistre encore. Et pour te l'expliquer, je vais te raconter la dernière fois où je l'ai sentie battre dans mes entrailles.

La journée a mal commencé. Ma voiture chez le garagiste, je dois demander à mon mari de m'emmener sur place : encore demander, encore besoin d'aide. Il pleut des cordes et lorsque j'arrive au couvent, je vois sur le parking quelques instits qui se rendent à pas pressés vers ce lieu de réunion pédagogique, comme moi... enfin pas tout à fait, parce qu'elles peuvent marcher vite alors que moi, je n'ai plus en stock qu'une marche maladroite et douloureuse. Je sais que je vais arriver trempée, que je vais me geler toute l'après-midi, que j'aurai mal, que j'aurai honte... Elles m'agacent avec leurs jambes mobiles et leur facilité à avancer sans y penser. Suis-je en colère ? Non, frustrée, jalouse, mais en colère non.

Trempée et épuisée, j'arrive dans une salle bondée où tous les participants attendent debout. Ils papotent, rient, se bisouillent. Moi, je ne veux qu'une chose : m'asseoir. Malgré ma marche ridicule, personne ne se pousse lorsque je me dirige vers l'unique chaise. Ils commencent à m'agacer, tous, avec leur bonne humeur. Je remplis mes yeux de cette chaise, j'évite leurs regards, je sais trop ce que j'y lirais... et franchement, je risquerais de m'énerver carrément. Je m'assois enfin et la responsable de la formation s'adresse à nous. Je suis tout au fond de la salle. Les premières collègues s'apercevant que je suis assise, se décalent pour me permettre d'entrevoir notre interlocutrice. Une femme s'avance, s'aperçoit du vide laissé, puis se pose devant moi. Son dos me donne les consignes de l'après-midi. Son cul de vache m'explique que nous allons visiter le couvent et que nous nous réunirons ensuite pour envisager une exploitation pédagogique. Le début de colère qui montait, tu vois l'envie de lui arracher un bout de fesses avec mes dents, s'efface devant cette annonce. Visiter, marcher, douleurs.

Nous voici lancés pour une visite des lieux. Les petits groupes se dispersent. J'attends sur ma chaise. Je ne veux ralentir personne. Je ne veux personne qui me tienne compagnie. Je veux être seule pour pouvoir me concentrer sur ma marche. Le gros de la troupe fait la visite dans un sens. Je choisis l'autre pour trouver un peu de solitude. Pas de chance, ça commence par un escalier. Je me demande ce que je fous là, pourquoi je ne suis pas allongée dans mon salon. Qu'est-ce que j'en ai à faire de cette saleté de couvent... des vieilles pierres glacées parent le sol, obstacles, cet escalier qui ne semble plus en finir, obstacle, chaque salle avec sa petite marche vicieuse à l'entrée, obstacle, et qui attend perfidement au moment de la sortie, encore obstacle. J'en pleurerais. Je mords l'intérieur de mes joues et je

m'attaque à la première marche de bois. J'attrape la rampe et je tire de toutes mes forces minables pour m'aider à gravir le premier échelon. J'écoute... pas ou peu de voix... Les regards qui pèsent sur mon dos sont dans ma tête. Ils ne me regardent pas. Allez ma grosse, monte ! Je continue... Au fur et à mesure de mon ascension, une transpiration glacée couvre mon corps. Mes jambes flageolent, mes bras tremblent, mes doigts se crispent. Je ne lâche rien, je continue. J'arrive enfin à l'étage. Je cherche un truc pour m'asseoir, n'importe quoi, un banc, une chèvre, un chiotte ferait l'affaire aussi. Rien, juste ces dalles inégales, autant de mini-obstacles pervers prêts à me faire trébucher, profitant lâchement de mon épuisement. J'opte pour la stratégie du « pas d'arrêt » : garder une vitesse constante et lente, surtout ne pas s'arrêter, pour maintenir plus facilement mon équilibre et ne pas vider mes dernières réserves d'énergie.

Je croise des collègues. Ils ont ce sale regard dans les yeux. Ils se demandent si je suis une débile ou bien une alcoolique. Puis ils tombent sur mon visage. Je soutiens leur regard. Alors ils baissent les yeux, dérangés par ce qu'ils voient : moi. Je m'en fous, je les emmerde. Et j'ai plus urgent à gérer : pied droit, pied gauche, pied droit, pied gauche, marche, couloir, dalles inégales, marche,...

J'arrive enfin dans une sorte de couloir paré d'un parquet. Il est merveilleusement lisse. Je souffle. J'en profite pour détendre mon dos qui s'est chiffonné sous l'effort. Je peux même regarder les panneaux accrochés aux murs. Pas de bruit. Je suis seule. Je peux souffler. Puis d'un coup, je vois deux pieds s'avancer vers moi. Je remonte et je me retrouve face à face avec une collègue. Elle me regarde avancer, sa bouche fait une drôle de moue, puis... elle éclate de rire. Et moi, je reste comme une conne, plantée sur place, exposée à ce rire qui me déshabille, qui m'humilie, qui me viole...

Mon estomac se serre, mes mains tremblent encore davantage. Je me vois lui sauter dessus et lui massacrer sa sale tête de hibou. Je me vois la frapper, lui arracher les cheveux, l'insulter,... Je la fixe avec tellement de haine que cela assèche son ricanement. « Oh ! pardon » souffle le cul qui lui sert de bouche. Je te hais salope, et si j'avais un corps digne de ce nom, si... Mais je ne l'ai pas, alors j'avance à nouveau. Je la laisse là avec son esprit étroit, en me demandant comment ça peut être enseignante... Et tu sais pourquoi je n'ai rien dit, Loser ? Pas parce que j'avais peur de lui faire du mal, de libérer ma rage sur sa tête de pouffiasse, mais justement parce que j'étais incapable de le faire. Je ne voulais pas la protéger de ma colère, me

protéger des conséquences de ma colère, je voulais juste pleurer, sans me donner davantage en spectacle. Alors j'ai fini ma visite en retenant mes larmes, en m'appliquant à mimer leur marche, à effacer les marques de la douleur sur mon visage, en me traitant de tous les noms pour avoir prêté le dos à ce moment si cuisant.

Je suis sortie, me suis posée sur un petit muret glacé et humide, soulagée de ne plus avoir le poids de mon corps à traîner et enfin seule, je me suis rappelé de ma colère d'avant, de mon amie d'enfance.

Elle était belle et fière, cette sphère rayonnante qui emplissait mes entrailles. Je la sentais gonfler, vibrer en moi. Elle était si énorme, elle me forçait à redresser le torse, à relever la tête, à regarder loin, loin devant moi. Elle effaçait le quotidien, les humiliations, l'absence de solution. Elle se parait de piques et se plantait dans mes viscères, me rappelant que j'étais en vie et que je m'en sortirais. Elle me criait qu'un jour je me vengerais, que je leur ferais payer à ces salauds, que je les ferais souffrir à la hauteur de ce que je subissais. Elle était toujours là pour moi, mon amie, ma seule amie. Elle était mon énergie. Parfois, je la laissais sortir et elle se déchaînait, me prouvant que je pouvais agir sur les autres, leur faire peur même parfois. Elle me disait que je n'étais pas qu'une merde. Tu sais quoi Loser, je l'aimais ma rage.

Et là, avachie sur mon putain de muret, j'ai compris qu'elle n'était plus avec moi. Ma rage est morte, ankylosée, percluse, je n'ai même plus cette alliée pour tenir le coup.

Loser, je t'adore, mais tu fais chier avec tes sujets de défi à la con. Tu ne pouvais pas nous pondre un thème bien gentillet ?

La bise quand même,

Cécile

Restavek

J'ouvre les yeux sur la serviette souillée qui me fait office de lit. Elle absorbe mes pleurs retenus tout le jour, elle efface mes rêves cruels de la nuit. Il est l'heure, je dois me lever. L'obscurité est encore épaisse des ronflements du maître, seulement ponctuée par la respiration sifflante de la maîtresse. Je me redresse lentement pour ne pas risquer de les réveiller. Je plie ma serviette et range mon carton, seule protection contre l'humidité du sol.

Je saisis le bidon et m'engouffre dans les ruelles étroites. Le point d'eau le plus proche est à trois kilomètres. Je ne dois pas traîner, le repas doit être prêt lorsque les maîtres se réveilleront. Je me faufile dans la nuit et rejoins la cohorte des restaveks, cette nuée d'enfants qui fait la course contre le temps, qui fait la course contre les coups qui mouilleront de sang nos épaules douloureuses si nous n'accomplissons pas tout notre travail dans le temps imparti.

Je profite du trajet pour repenser à eux. Ils doivent être au village, réveillés par la faim et par les pleurs du petit dernier, malade, mais que la pauvreté empêche de faire soigner. Ils me manquent. Elle me manque. Même si notre vie était dure, elle me prenait parfois dans ses bras. Elle m'aimait, je valais quelque chose lorsqu'elle me regardait. Mais dix enfants à nourrir, c'était au-dessus de ses moyens. Alors lorsqu'elle m'a appelé pour me dire qu'elle m'avait trouvé une famille à la ville, qui me payerait l'école en échange de quelques travaux domestiques, j'ai lu dans ses yeux qu'elle m'offrait là la chance d'une nouvelle vie. Avoir la joie de s'instruire, de devenir quelqu'un de bien, ne plus jamais sentir ses entrailles se tordre sous l'effet de la faim dévorante, porter de beaux habits. J'étais fou de joie, d'autant plus que je savais que mon départ la soulagerait d'une partie de ses charges : une bouche de moins à nourrir.

J'ai quitté mon village au petit matin, accompagné par un homme de la ville. Il ne m'a pas adressé la parole pendant les six heures qu'a duré le trajet. Il marchait vite, trop vite pour mon corps d'enfant de six ans. J'étais impressionné par les paysages apocalyptiques que nous avons traversés. Les bâtiments en ruine blessaient mes pieds nus, et partout ces regards vidés de tout espoir, depuis le grand tremblement de terre, celui qui avait anéanti nos maisons et nos rêves. Dès lors, des

cabanes de bois avaient poussé comme des champignons, de bien dérisoires abris face à la violence des ouragans qui nous balayent chaque été.

Les premiers jours furent les plus difficiles. C'est à coup de balais que l'on me fit comprendre en quoi consisterait ma nouvelle vie. Travail et labeur, violences et humiliations. J'étais devenu une bête, leur bête, corvéable à merci. Je n'étais pas assez bien pour aller à l'école, la maîtresse n'avait pas d'argent pour moi. Je devais déjà être content que l'on me nourrisse !

C'est vrai qu'ils me nourrissaient. Une fois le ménage fait, le repas préparé, j'avais droit de manger leurs restes, lorsqu'il y en avait. Au moins, me consolais-je, ma famille a une bouche de moins à nourrir.

Mes maîtres avaient une petite fille de mon âge à peu près. Elle était très belle avec ses tresses nouées de rubans, et son uniforme d'écolière sans la moindre tache, ni accrocs. Un soir, elle est venue vers moi et m'a proposé de jouer avec elle. Jouer, j'avais presque oublié la signification de ce mot. Les maîtres étaient absents, mon travail quasiment terminé, j'ai eu envie d'être à nouveau un enfant pendant quelques minutes. Elle m'a tenu les mains pour m'apprendre une chanson. J'hésitais à sourire, par peur qu'elle ne se fâche et me frappe, comme ses parents. De sa petite voix, elle a entamé cet air que je ne connaissais pas. J'avais l'impression de rêver. C'était si doux, si beau. Nous avons commencé à tourner, notre ronde avançant au rythme de ses mots. Puis d'un seul coup, un cri. Le maître venait de rentrer. Il m'a attrapé par le bras et m'a traîné de force jusqu'à l'arrière-cour. Je savais qu'il allait me battre, encore, mais peu m'importait. Je repensais à la chanson de la petite fille. Ça en valait la peine. Il m'a balancé dans un appentis encombré, a refermé la porte, puis a retiré sa ceinture. Je me suis mis sur le ventre, comme il me l'avait appris, me préparant à la brûlure du cuir, à la morsure sur ma peau, protégeant mon visage du mieux que je le pouvais.

« Pour qui tu te prends ? Tu n'es qu'un restavek ! Tu m'appartiens, je fais ce que je veux de toi. Si tu touches encore une fois à ma fille, si tu oses même lui parler, je te tue ! Des restaveks, il y en a plein les rues, je n'ai qu'à tendre le bras pour te remplacer ! »

Il hurlait. J'attendais les coups, mais rien ne venait. J'ai relevé la tête et je l'ai vu, le pantalon sur les chevilles et ce regard de haine dans les yeux.

« Je vais te montrer. Enlève tes habits ! »

Il m'a fait si mal au corps, si mal en dedans cette fois-là que j'ai même pleuré. Depuis, régulièrement, il m'emmène dans l'appentis, même si je n'ai plus jamais chanté avec la petite fille.

J'arrive au point d'eau. La file d'attente est longue. Il faut, en plus, surveiller son bidon et se méfier des hommes qui traînent autour de nous, en nous balançant des insultes et des coups.

Je fixe la montagne verdoyante, me prends à rêver de mon village. Non, je ne peux pas y retourner. Ma famille serait tellement déçue que je n'aie pas réussi à profiter de la chance offerte. La rue grouillante m'appelle. Et si je me sauvais, sans doute, je pourrais me débrouiller tout seul dans cette ville, loin des coups, loin de l'appentis. Ce ne sera pas facile, mais je suis grand maintenant. Du haut de mes huit ans, je sais que je peux m'en sortir...

J'abandonne ma place dans la file d'attente. Je laisse le bidon qui disparaît aussitôt dans la cohue que ce médiocre butin a provoquée.

Je redresse la tête. Je ne suis plus un restavek ! Et même si le reste de ma vie doit être bref, je la veux libre et fière...

Les lacets rouges

Un pansement sur une hémorragie. Un cautère sur une jambe de bois. Rien à faire. Quoi que je fasse, c'est inutile, futile, vide... Autant parler à une fourchette. Je suis comme ce fou qui se cogne encore et encore contre un mur de béton pour infliger une bosse à l'inerte ennemi. Je sais que je n'obtiendrai qu'un creux, qu'un vide. Ce que je fais ne sert à rien, c'est un non-sens, mais je n'ai pas d'autre choix. Alors, je continue, absurdement, follement.

Tout ça, c'est la faute des lacets rouges. Ces filaments de sang qui s'enroulent tels d'obscènes lombrics dans d'aveuglés œillets. Ils me narguent. Dès que j'aperçois un couple de ces parasites silencieux, en effet ils ne sortent qu'à deux, je tente de me retenir. Je regarde ailleurs, chantonne une comptine enfantine pour penser à autre chose, mais non, je ne peux pas... je dois les détruire. Sinon, ils viendront pendant mon sommeil, rampant sans bruit, se faufilant par le trou de la serrure ou s'immisçant sous ma porte. Ils glisseront sur le parquet et profitant de l'inconscience de leur victime, s'insinueront en moi, par une narine ou une oreille. Une fois introduit, le parasite se développera, bien au chaud. Il pourra alors se livrer à l'orgie tant espérée, dévorant ma chair, festoyant de mes entrailles. Pour me protéger, honteusement, je m'enfonce chaque soir du coton dans chacun de mes orifices, obstruant mes oreilles et mes narines pour empêcher l'infâme créature de s'introduire en moi. Je pose un masque sur ma bouche et dois-je l'avouer, je place aussi une couche comme celle d'un bébé, trop serrée... parce que oui, ils peuvent aussi passer par là.

Face à cet ennemi redoutable, je n'ai d'autre choix que de les détruire lorsque j'en croise un. Au départ, j'ai bien tenté de ne m'attaquer qu'à eux.

Je marche dans la rue quand soudain j'aperçois les choses, larvées contre une croûte de cuir. Mes yeux rampent le long de la jambe et découvrent une jeune fille. Ses cheveux sont noirs, lustrés, encadrent un visage blafard. Le parasite a déjà ôté de ses traits toute couleur, toute vie. Je me rue sur la victime, pour la délivrer. D'une main je la maintiens au sol, et de l'autre, je tente de décrocher les monstres de leur présentoir sur talon. Mais l'hôtesse vampirisée, ignorante des

multiples viols nocturnes dont elle a pourtant subi l'affront, défend les agresseurs. Il est même possible que les viles créatures aient déjà grignoté ses neurones. Elle crie, appelle à l'aide et forcément, pour les passants voyant un homme maintenir à terre une frêle adolescente, le sauveur passe pour un coupable, et me voilà devant me défendre à mon tour. Inutile de tenter d'expliquer la situation. Je n'ai d'autre possibilité que de me sauver, malgré la vue de mes ennemis qui se frisent en une boucle moqueuse. Je vous aurai...

Les sangsues causent d'irréremédiables dégâts. Leurs victimes sont en fait déjà condamnées, leur cerveau ressemble probablement à du gruyère. Il est assez peu charitable de laisser ces pauvres âmes souffrir ainsi, endurer une longue et inexorable agonie. Oui, il serait plus humain de les euthanasier. Et puis, une fois l'hôte délivré de cette vie de souffrances, je pourrai librement détruire les démoniaques vers. Deux bonnes actions en un seul acte.

Je me suis équipé d'une barre de métal, lourde et glaciale qui pèse dans ma main et que je camoufle sous un imperméable gris. Je sens la dureté de la justice le long de mon flanc, à travers le tissu de ma chemise hawaïenne. Je traque l'ennemi, m'engouffre dans la noirceur sombre d'un tunnel de métro. Mon regard scrute le sol, traque leurs courbes écarlates. Enfin, j'en aperçois une paire. La victime est un homme d'une trentaine d'années. Il porte un accoutrement verdâtre qui me confirme la détérioration des capacités intellectuelles du pauvre condamné. Je suis discrètement le trio, toujours à bonne distance, surveillant bien que les deux parasites ne m'aient pas repéré et qu'ils ne tentent aucune fuite. Il serait en effet bien difficile de les débusquer s'il leur prenait l'envie de se détacher et de se glisser dans une bouche d'aération ou sous des semelles innocentes. Nous arrivons au pied d'un escalier. Un silence solennel se répand autour de nous. L'air se fige, tue toute rumeur : c'est le moment. Je me jette sur l'hôte, ma main armée au-dessus de ma tête, mes yeux fixant toujours les deux choses grouillantes. J'abats mon bras. Un son creux et visqueux résonne, bientôt suivi par le bruit mat d'un corps chutant au sol. Curieusement, mes deux ennemis n'ont pas changé de position, trônant toujours sur des chaussures perpendiculaires au sol. Je relève les yeux et découvre l'homme vampirisé encore debout. Il est comme statufié. Soudain ses yeux s'écarquillent, un grand sourire fend alors son visage blême. Sa bouche forme un « Merci ».

Hein ? Ses mains se lancent vers moi, m'accrochent les épaules et m'entraînent vers lui. Il m'oblige avec force à un câlin curieux, me colle à lui en une étreinte absurde. Des voix se font entendre, nous encerclent de leur brouhaha. Bientôt des mains tapent. Lorsque

j'arrive enfin à me dégager de la prise de ma victime, je vois des passants qui applaudissent. Certains lancent même des bravos. Je crois que les parasites ont attaqué davantage de personnes que ce que je pensais. Je baisse le regard, gêné par cette exposition impudique de tant de folie.

Je découvre alors un corps. Au milieu du cercle improvisé, un jeune homme est étendu, son crâne est ensanglanté, sa main tient un couteau. Dans la foule toujours enthousiaste, j'entends une femme crier « Bravo Monsieur ! C'est comme ça qu'il faut traiter les voleurs ! » Voilà qui doit bien amuser les lacets rouges...

Je réussis à m'extraire des manifestations un peu trop affectueuses de ma victime ratée et m'enfuis, rouge de honte devant un échec aussi cuisant.

Je décide de changer de méthode d'exécution, histoire d'être certain de ne pas tuer un passant innocent ou même l'agresseur d'une de mes victimes. Je vote pour l'étranglement. J'achète une paire de gants noirs et une poupée gonflable. Tout excité, je cours me réfugier chez moi et entreprends de redonner forme à Claudine, ma nouvelle amie. J'enfile les gants. Tout est prêt... Je maintiens mon assistante debout en l'appuyant contre l'armoire de ma chambre. Je recule puis mime un passant, concentré sur son téléphone portable. Arrivé à la hauteur de la belle blondinette, je m'abats sur elle, mes mains serrent le cou de plastique. Claudine semble surprise par cette soudaine agression. Je sers encore plus fort et sans me déconcentrer, je lui explique qu'elle est porteuse d'un grand mal et que je suis là pour la délivrer. Je suis ennuyé, je ne sais pas combien de temps je dois serrer. Au bout de quelques minutes, je lâche le corps inerte et me jette sur ses pieds. Les deux morceaux de laine que j'ai placés pour mon entraînement, m'attendent, silencieux. Je sors de ma poche une paire de ciseaux de couture et entreprends de massacrer les viles créatures. Je coupe et coupe encore, transformant ces spaghettis en confettis de nouille. Mon œuvre terminée, je m'assois au sol, essoufflé mais satisfait : cette fois, je suis vraiment prêt.

Je commence une nouvelle chasse. J'erre dans un parc public. Je sens le poids rassurant des ciseaux dans la poche de mon imperméable. Je suis un peu anxieux mais le sourire charmant de Claudine me redonne du courage. Je repense avec émotion à notre nuit d'amour. Elle aime les héros, les hommes courageux et désintéressés. Je crois qu'elle a raison. C'est ce que je suis.

Une heure plus tard, je repère enfin un homme parasité. Il s'agit d'un joggeur qui entreprend une série de tours du parc. Voilà qui devrait me faciliter la tâche. Les lacets rouges bondissent à chaque

foulée, dansant et remuant de manière régulière. Je me camoufle derrière un journal à chacun de leur passage. Je ne doute pas que mon visage est désormais connu par mes ennemis, mes deux tentatives avortées m'obligent à prendre des précautions supplémentaires.

Je décide d'agir, mais je m'inquiète. Alors que chaque tour prend environ dix minutes, je ne vois pas reparaître ma victime. Peut-être ai-je laissé échapper ma chance ? A-t-il mis fin à sa course ? Je marmonne en moi-même quand soudain, je l'aperçois au loin. Il court beaucoup plus vite, semble particulièrement pressé. Je marche dans l'allée, me laisse dépasser par l'homme habité. J'entends des bruits au loin mais ne me laisse pas déconcentrer. Je m'élance vers lui, profitant de l'effet de surprise pour l'amener au sol, sur une pelouse bordant le chemin de terre. Je suis à la vue de tous ici, mais il se débat déjà, m'empêchant de l'entraîner dans un lieu plus abrité des regards. J'utilise mon poids pour le maintenir au sol et mes mains cherchent le cou. Enfin, elles le trouvent et commencent à serrer. Il se débat, les lacets rouges doivent lui communiquer leur force, car malgré mon gabarit imposant, je peine à maintenir ma fatale étreinte.

À nouveau des voix résonnent autour de moi. J'entends « Il est là ! » lancée par une voix féminine, affolée. Arrivent deux policiers qui se jettent à leur tour sur ma victime, m'obligeant à relâcher ma prise et à me reculer. L'un des hommes en bleu lui passent des menottes. Les lacets me font une boucle d'œil. Je proteste, bien décidé à ne pas à nouveau laisser échapper ma proie. Mais la jeune femme hurle déjà, couvrant mes mots. Elle se rue sur le joggeur, le frappant au visage, criant « C'est lui, il m'a agressée ! » Le deuxième policier s'approche de moi et en me tapotant l'épaule me lance : « Merci Monsieur pour votre intervention. Vous êtes un honnête homme ! Sans vous, nous ne l'aurions pas attrapé. »

Non ! Les lacets me narguent à nouveau. Hors de question qu'ils m'échappent encore une fois. Je saisis les ciseaux qui remuent dans ma poche, mus par l'impatience et la frustration. Je fonce à terre, aux pieds de l'homme appréhendé et je massacre les lacets. Je coupe, arrache, je suis comme une bête obsédée par son but. La stupeur empêche les policiers d'intervenir. Elle me laisse le temps de remplir, enfin, ma mission.

Je suis bien ici. Dans ma chambre, on a rembourré les murs, ils sont couverts de coussins blancs qui empêchent ces parasites de m'approcher. La porte est toujours fermée par d'énormes loquets. Il n'y a pas le moindre espace sur le pas de cette porte...

Ah ! Ah ! Je vous ai eus ! Impossible pour vous de venir vous venger ! Oui, je vous ai bien eus !

Autobiographie d'un poil

Bonjour.

Je me présente. Je me nomme Kéra, oui comme kératine. Je suis le premier poil de nez auteur. Il faut dire que je n'en manque pas, de hauteur. 1m78 exactement... (Je sais, c'est un peu facile, mais je n'ai jamais prétendu être un auteur de talent.) 1m78 n'est pas ma taille réelle mais la distance qui me sépare du sol. Évidemment, tout dépend de Sa position. Moi, je ne mesure pas plus de deux ou trois millimètres. Ne vous moquez pas, ce n'est pas si mal pour une tige pilaire.

Donc je suis un poil de nez auteur. Mais attention, pas un vulgaire filament noir, terré dans une narine sombre, serré contre des compagnons ô combien ennuyeux... Contrairement à mes compatriotes, je ne niche pas dans une lugubre grotte humide. Je suis un aérien, moi Monsieur ! Je me dresse fier et libre au-dessus de Son nez, unique pilosité en ces lieux exposés. Je ne suis pas soumis, à l'instar de mes médiocres congénères, à d'imprévisibles éternuements, ni à la lente et inéluctable progression de cette morve immonde et nauséabonde. Moi, je reste propre et sec...

Comme dans toute biographie, je me dois de commencer par ma naissance. Ce fut au milieu de quelques boutons d'acné qu'un beau jour, j'émergeai. Lentement, douloureusement, la percée de la peau fut une pénible avancée avant de découvrir l'extérieur. Il y faisait nettement plus froid, par rapport aux 37 degrés auxquels je m'étais si bien habitué. Mais j'étais déjà courageux et j'affrontai stoïquement les courants d'air glacé, quand ce n'était pas la pluie. Les premiers temps, je souffrais fréquemment de nausées. Il me fallut en effet m'accoutumer à Ses brusques changements de direction. Mais que voulez-vous, je n'avais d'autre possibilité que celle de me soumettre à Ses décisions.

À ce stade de votre lecture, vous vous demandez à qui appartiennent ces majuscules, égrenées çà et là, au milieu de mes phrases. Eh bien à Lui. Il est tout mon moi. Il est mon Dieu. Il me donne la vie, me nourrit. Je lui suis très attaché. Pour rien au monde, je ne changerais de Dieu, même si je ne peux pas toujours comprendre ses décisions et choix. Je ne suis qu'un poil, après tout.

Je grandis ainsi, pendant de longues années, seul avec mon Dieu. Nous formions un couple harmonieux. Nous étions heureux. Ma principale occupation consistait à pousser. Il arrivait, de temps en temps, qu'il me renouvelle. C'était une opération complexe que seul un être supérieur pouvait entreprendre. Lorsque je me sentais inexorablement me détacher, je savais le moment venu. J'allais alors me réfugier dans mon follicule douillet. En quelques jours, Il me faisait renaître. À nouveau l'ascension, sans avoir ces fois-ci à affronter le douloureux moment du perçage du derme. La sortie était en effet déjà prête et ouverte, béante invitation à exposer ma magnificence. Je sais, vous allez dire « Ce poil a la grosse tête ». Non, je suis seulement honnête. J'étais en toute modestie magnifique. Ma teinte noire ébène, mon lustre sébumisé, la majesté de mon horripilation. C'était la pure vérité, même si cela faisait des jaloux.

Un jour, sans m'être vraiment méfié, je dus malheureusement admettre que nos relations allaient devoir changer. Je n'étais plus seul avec mon Dieu. Il y avait pourtant eu des indices, mais je n'avais pas su les décrypter. Il arrivait parfois que brutalement le ciel s'obscurcisse. J'étais soudain pris au piège d'un mastodonte de peau, qui venait m'écraser sans me prêter le moindre égard. Un énorme bruit de succion retentissait, me faisant frémir jusqu'au fin fond de mes glandes sébacées. Après cette expérience traumatisante, je me retrouvais de plus désagréablement visqueux et je devais attendre de longues minutes que le vent me séchât... J'aurais dû à ce moment réagir. Mais j'ignorais que le calvaire ne faisait que débiter.

Un soir, alors que je me réveillais tranquillement de ma sieste (oui, les poils dorment aussi), je vis s'approcher une gigantesque barre blanche, rigide et implacable, suspendue au-dessus d'une énorme boule rose. Elle se rua sur moi, me jetant violemment à *peau*, d'un côté puis de l'autre. Le choc fut douloureux. Il se doubla rapidement d'un désespoir supplémentaire, lorsque j'entendis mon Dieu supplier : « Laisse mon poil de nez tranquille ! » Un gloussement féminin répondit à cet ordre. Il avait pris ma défense, mais l'attaque fut renouvelée encore et encore. Mon Dieu se montrait incapable de me préserver de ces tortures. Pire, parfois même, Il riait, se moquant de ma douleur et de l'humiliation que provoquait chez moi son incompréhensible amusement. Je fus ainsi régulièrement malmené. J'eus beau prier mes illustres aïeux, suppliant qu'ils m'envoient un peu du courage et de la vaillance qui les avaient caractérisés pendant la

Grande Guerre. Sans succès. Je restais impuissant face à ces attaques.

Au bout de quelque temps, mon Dieu eut pitié de moi. Ce fut avec gravité qu'il décida, une nuit, de me détigifier, pour que l'Autre ne puisse plus jamais me supplicier ainsi. Il avança solennellement une pince à épiler, hésita puis soudain me saisit. J'eus à peine le temps de me sauver dans mon habituel refuge. Alors, d'un geste brusque, il m'enleva, que dis-je, il m'arracha. Je sentis ses frissons d'horreur accompagner ma perte. Je ne doute pas que ce geste dut beaucoup lui coûter. Me faire disparaître, se priver de ma beauté, s'amputer ainsi de son plus bel appareil ne fut probablement pas chose aisée.

Depuis ce jour, je dus rester caché. Je parvenais parfois à faire quelques modestes poussées, mais irrémédiablement la grande barre me débusquait et mon Dieu m'arrachait. Seul dans mon follicule, je trouvais le temps long. Et ce fut dans cette noirceur, définitivement prisonnier, que je commençai à écrire les premières lignes de mon œuvre, seulement bercé par les ronflements occasionnels de mon Dieu.

Par désespoir, j'expérimentai même la magie noire, ultime tentative de mettre fin à mon incarcération. J'en appelai au grand Poil-Dans-La-Main. Cette divinité aux pouvoirs occultes aurait la capacité d'être invisible et d'apparaître un jour à l'intérieur de la paume du Dieu. Cela aurait comme conséquence de l'empêcher de faire toute activité. Pour moi, cela aurait signifié la fin de la détigification.

Nul ne l'avait jamais vu, mais beaucoup croyait en lui. J'avais même entendu parler d'une secte, les Cheveux-du-dessus-du-crâne, formée d'extrémistes fanatiques qui allaient jusqu'à commettre des sacrifices pilaires en son honneur. Ils espéraient ainsi s'acheter ses faveurs, prêts à se jeter dans le vide, à se donner la mort pour cela... ce qui n'était tout de même pas mon cas. Je lui consacrai plus modestement des offrandes de sébum auxquelles j'adjoignis quelques incantations de mon cru. Sans succès, là non plus. Je me résignai donc définitivement à ma triste situation.

Au bout de quelques années de réclusion, je fus pourtant libéré. Sans explication aucune. Je retrouvai avec émotions mon Dieu, mais il avait beaucoup changé. Il était devenu triste au point que ses larmes venaient régulièrement me baigner. Quant à moi, je pus retrouver ma place au-dessus de Son nez. Mais j'avais perdu toute ma superbe. Sous le poids des années, ma belle couleur ébène avait fané jusqu'à devenir une teinte blanchâtre. Je peinais à me tenir droit, mon extrémité se courbant lamentablement.

Je ne suis plus aujourd'hui qu'un duvet opalescent. Mon follicule est sec, minablement flétri, m'interdisant de pouvoir à nouveau m'y

réfugier. Je sais ma dernière heure imminente. Je trace ici l'ultime mot de mon humble témoignage.

Adieu !

Les coupables

Je ne peux que vous conseiller d'écouter une superbe version audio réalisée par Christian Martin :

<http://lavenirshorts.canalblog.com/archives/2012/04/26/24107399.html>

Evan :

Il était un petit navire

Il était un petit navire

Qui n'avait ja ja jamais navigué

Qui n'avait ja ja jamais navigué...

Le Maire :

Mon petit Evan. Un brave gamin, gentil et toujours très poli. Pas comme tous ces garnements qui sont maintenant si mal éduqués. Et toujours prêt à rendre service. Oui, un brave gamin.

Evan :

Elle m'énerve cette chanson. Elle est nulle, comme moi...

J'suis trop nul ! J'ai encore fait dans mes draps cette nuit. À huit ans, la honte ! Alors, je préfère me barrer, aller n'importe où, plutôt que de devoir supporter ses regards sans parole. Elle ne me reproche rien. Le psychologue lui a bien expliqué que je « manifeste ainsi un profond malaise ». Depuis, elle ne me dit plus rien. Je préférerais des mots, n'importe lesquels, même des gros, des énormes. Ils ne seront jamais pires que les miens ! Je la décois, je le vois bien dans ses yeux. Elle a honte, honte de son crétin de fils qui pisse encore au lit ! Je l'aime tellement. Ça fait mal de ne pas être à la hauteur. Le pire, c'est que j'essaie. Ça me met en colère de ne pas y arriver... Mais y a rien à faire, j'suis trop nul ! C'est plus simple de sortir même si c'est comme moi, pas très courageux. Je me sens sale. J'ai honte de moi. Et maintenant que je suis dehors, je commence à avoir les pétoches.

Le Maire :

Peur ? Mais peur de qui ? Maris est probablement le village le plus tranquille de France. Pas d'agression, pas d'incivilité. Depuis le temps

que je suis maire, vingt-trois années ce n'est pas rien, il n'y a jamais eu la moindre manifestation brutale. De qui as-tu si peur, mon petit ? Sûrement une histoire de mômes. Tu aurais dû venir me voir. Je t'aurais aidé, je t'aurais protégé. Je suis le Maire ! Je m'en serais occupé, moi, de ces gamins !

Evan :

S'il te plaît, mon Dieu, fais que je ne le croise pas ! En échange, je ferai tout ce que tu voudras ! Tiens, j'aiderai tous les jours Maman à faire la vaisselle. Je sais bien que j'vaux pas grand-chose, mais pour une fois, écoute-moi et aide-moi. Regarde, je te fais même un signe de croix. Je te demande ça parce que là, j'ai vraiment trop la trouille...

Élodie :

Mon bébé, je t'aime. Tu es tout le portrait de ton père. D'ici quelques années, tu feras certainement des ravages et un jour, tu viendras me présenter celle qui aura su faire chavirer ton cœur. Tiens, la voilà ta sucette, la coquine se cachait. J'ai vraiment de la chance de t'avoir. Depuis que tu es né, j'ai une nouvelle raison de tenir. C'est un peu comme si j'avais une deuxième chance. Comme un nouveau départ, enfin... pas autant que ce que je voudrais.

Le Maire :

Élodie ! Quelle belle femme elle est devenue, surtout depuis qu'elle est mère. Ces courbes généreuses lui siéent à merveille. Je l'ai connue toute petite, vous savez. Sa famille habitait juste à côté de chez moi. Je me souviens lorsqu'elle me réclamait que nous fassions « le bidet », du haut de ses trois ans. Je la faisais sauter sur mes genoux et ses rires espiègles illuminaient tout le village.

Élodie :

Comment te protéger, mon bébé ? Je ne supporterais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. Comme à Étienne, ce frère qui me manque tant. Cette absence est tellement vive et douloureuse. C'est une blessure qui saigne toujours. C'est une balafre que je ne peux soigner et qui vitriole mon cœur... Depuis un an, j'éponge le regret qui en suinte continuellement. Depuis qu'il est parti, depuis qu'il s'est suicidé. Je n'ai pas su l'aider et je m'en veux tellement. Il n'avait que quinze ans, ce n'était encore qu'un enfant...

Je dois trouver une solution. Partir du village ?

Le Maire :

Décidément, ils ont tous peur ! Pourquoi ? Étienne s'est donné la mort. C'est bien triste, je te l'accorde. Mais pourquoi vouloir quitter Maris ? En tant que maire, je suis bien placé pour affirmer que mon village est un havre de paix. Je fais tout ce que je peux pour tous vous protéger. Bien sûr, je ne peux pas empêcher une dépression chez un adolescent trop sensible. Mais même en allant vivre ailleurs, cela n'aurait rien changé à sa fragilité. Élodie, ce que tu penses n'a aucun sens !

Élodie :

Étienne ! Je savais ce que tes silences cachaient. J'en connaissais l'infâme cause. Mais je n'ai rien pu faire. Par peur ? Par lâcheté ? Et maintenant, tu n'es plus là, je t'ai perdu pour toujours. Je ne referai pas la même erreur avec Louis. La seule solution est de partir d'ici.

Le Maire :

Étienne ! Je me souviens bien de lui. C'était un brave gamin lui aussi. Il venait souvent à la maison, il m'aidait à bricoler. Toujours curieux, il me noyait sous un déluge de questions. Je l'aimais bien, il était tellement mignon.

Il est regrettable qu'il soit devenu un adolescent taciturne, renfermé sur lui-même. Mais personne n'aurait pu l'aider. Ainsi va la vie, même si c'est bien triste.

Alain :

Je ne suis qu'un vieux con, un incapable ! Pas foutu de dégoter la solution ! Comment tuer quelqu'un ? Ça devrait être à la portée du premier crétin venu ! D'ailleurs, y a qu'à voir, dans n'importe quel navet qui passe à la télé, ça assassine à tour de bras ! Mais dans la vraie vie, c'est pas si facile, la preuve ! Moi, ça fait dix ans que j'essaie ! Sans succès. Rien ne marche jamais comme prévu. J'ai bien tenté le coup du sabotage de frein. Mais, ça n'a rien donné non plus. L'autre salaud s'en est aperçu avant même de sortir de chez lui... Les regrets, ça ne sert à rien, je laisse ça aux trouillards. Moi je préfère agir. Alors d'une manière ou d'une autre, je l'aurai. Je n'ai pas le choix, je dois trouver un moyen de le réduire à l'état de casse-croûte pour vers.

Le Maire :

Alain ? Comment est-il possible qu'une personne aussi gentille que toi puisse vouloir assassiner quelqu'un ? Ils sont tous devenus fous ! Alain, toi qui es mon meilleur ami ! On se connaît depuis la maternelle, on a fait les quatre-cents coups ensemble. Je ne t'ai jamais vu te battre avec qui que ce soit, ni même t'énerver. Et maintenant, tu veux ôter une vie... Pourquoi ne t'es-tu jamais confié à moi ? Je t'aurais aidé ! Pas à assassiner cette personne que tu hais à ce point, mais j'aurais usé de mon influence pour régler votre différend. Ensemble, nous aurions trouvé une solution.

Alain :

Même le poison a raté. Il n'en a pas bu assez, de ma décoction maison parfumée à la mort-aux-rats, pourtant préparée avec toute ma haine. Il a juste eu une bonne diarrhée. La seule satisfaction dans cette histoire, c'est que j'avais craché dedans ! Bon, il faut que je trouve mieux, un moyen infaillible. Allez Alain, creuse-toi les méninges ! T'es p'têtre qu'un petit charpentier de merde, mais tu vas trouver le moyen de le zigouiller. Tu le dois !

Evan :

J'ai peur. Je regarde bien de partout, même derrière moi. Personne pour le moment. Peut-être que le Bon Dieu va m'aider cette fois ? Le problème avec ces petites ruelles, c'est qu'il pourrait débarquer d'un seul coup, sans que je le voie venir. Je dois surveiller aussi le devant.

Le Maire :

Je ne me sens pas très bien. Pourrions-nous faire une pause, s'il vous plaît ?

Evan :

Tiens, Élodie et son bébé. Élodie qui discute avec...

Mes pieds ne veulent plus avancer. J'ai la tête qui tourne. J'ai du mal à respirer. Je tremble de partout. Je ne peux pas empêcher mon corps de montrer ma peur. Les Images arrivent. Non ! Je ne veux pas de vous ! D'habitude, j'arrive à les repousser, grâce à mon cri du dedans, enfin presque tout le temps. La nuit, c'est plus compliqué. Elles attendent lâchement que je me sois endormi, malgré tous mes efforts pour rester réveillé et là, Elles viennent me surprendre. C'est un combat que je livre tous les soirs... et je le perds à chaque fois ! J'suis

trop nul, c'est pour ça ! Elles sont toujours là, comme des fantômes que je ne peux pas détruire. Chaque matin, je me réveille en pleurs, l'état de mes draps me montre qu'elles ont encore gagné. J'ai tellement honte d'être aussi nul ! Le psychologue a bien essayé de me faire parler. Mais je n'ai pas de mot pour ça. Et puis qui me croira ? La parole d'un gosse contre celle du maire, on me traitera forcément de menteur ! Et si jamais on me croit, ce sera pire encore, j'aurais la honte ! Je ne veux surtout pas que les autres sachent ce qu'il me fait. C'est sûrement de ma faute tout ça, j'ai dû faire quelque chose, même si je sais pas quoi...

Je tremble trop, je dois m'appuyer contre la façade, sinon je vais perdre l'équilibre. J'ai tellement la trouille que je n'arrive plus à lutter contre Elles. Même mon cri du dedans ne marche pas... La pénombre de l'abri de jardin... cette grosse main qui avance vers moi... J'ai envie de vomir. J'ai envie de mourir... Zzziiipp ! Le bruit monstrueux de la fermeture Éclair... sa respiration qui s'accélère... la sueur sur son front dégoûtant... Non ! Partez ! Laissez-moi tranquille !

Il faut que je pense à autre chose... la jolie Élodie avec son petit Louis. Il est trop drôle ce bébé, avec sa bouche sans dent. Mais Élodie parle avec lui. Cette même main qui s'approche du bébé. Oh non ! Mon Dieu, aidez-nous, par pitié !

Le Maire :

Vous n'allez pas le croire ? Ce n'est pas vrai ! Ce n'était que d'innocentes preuves d'affection, qu'il aura mal interprétées. Son imagination débordante aura fait le reste. Je vous l'affirme solennellement, je n'ai absolument rien à me reprocher.

Evan :

J'enfonce mes ongles dans ma main. Ça saigne un peu maintenant. Des fois, la douleur, ça aide à rester calme, à faire au moins semblant pour les autres. Je me force à respirer lentement et j'oblige mes pieds à bouger. C'est moi qui décide, pas Elles ! Je vais traverser la route. Aller de l'autre côté, sur l'autre trottoir. Mes jambes tremblent tellement que ça risque de ne pas être facile, mais j'y arriverai. Je ne crains rien ici. Élodie est là et au loin, j'aperçois M. Daron. Il est sympa M. Daron, il ne le laisserait pas me toucher. Je ne risque rien.

Allez Evan, tu vas y arriver. Regarde par terre, ce sera plus simple. Et surtout, tu ne le regardes pas, lui ! Prouve que t'es pas qu'une poule mouillée !

Le Maire :

C'est un petit menteur... Mais j'y suis, je comprends enfin ! Tout cela n'est qu'un coup monté. Vous êtes tous des menteurs. Tout est faux, c'est un complot ! Je suis certain que ce gosse m'aime et qu'il ne me craint pas ! C'est vous qui inventez tout ça. Ce gamin m'adore, je le sais !

Élodie :

Il est à un mètre de nous ! Quelle horreur ! Je ne l'ai même pas entendu arriver. Je n'ai pas eu le temps de me préparer, de me fabriquer un masque d'indifférence. Je lui réponds le plus poliment possible, malgré la tempête de haine qui tourbillonne en moi, qui m'envahit et menace de me submerger. Je me force à respirer calmement. Il veut tenir mon bébé dans ses bras ! Jamais ! Vite, je trouve une excuse. Prétendre que Louis est malade, pas terrible, ça risque de ne pas suffire. Il faut que je trouve autre chose... J'ai du mal à réfléchir. Toute cette colère est difficile à contenir. Heureusement, Alain arrive.

Le Maire :

Je ne veux que te reconforter. Je sais combien tu es malheureuse depuis la disparition d'Étienne. Même la naissance de ton fils n'a pas su te redonner le sourire. Je ne comprends pas toute cette haine. Qui détestes-tu à ce point ? Ce ne peut pas être moi, je sers de réceptacle à ton désespoir, c'est tout !

Élodie :

Alain vient se placer entre la poussette et lui. Tant mieux ! Je ne supporterais pas une seconde de plus, de savoir l'assassin de mon frère si près de mon bébé.

Étienne. Je savais ce qu'il se passait dans l'abri de jardin. Je n'ai rien dit, rien fait. Comment dénoncer un personnage aussi important que M. Le Maire ? Personne ne m'aurait crue ! J'ai pourtant tenté une fois d'en parler à ma mère. Elle m'a arrêtée d'une violente gifle, ne me laissant même pas terminer ma phrase. Elle n'a pas voulu entendre ! J'aurais dû le hurler à tout le village, pour qu'au moins une personne accepte d'écouter, accepte de l'aider... Au lieu de cela, je me suis tue, j'ai gardé en moi cet indicible secret. Jean Marnal, respectable personnalité de Maris était et est toujours intouchable !

Pour protéger Louis, je dois maintenant mettre le plus de distance possible entre mon fils et lui. Je ne supporte plus de le croiser, drapé

dans son impunité. Je pourrais même le tuer, un jour, incapable de contrôler ma fureur. Qui veillera sur mon bébé si je vais en prison ? Je ne dois pas céder à ma haine. Alors même s'il faut sacrifier mon couple, je mettrai mon fils à l'abri, je partirai d'ici parce que je ne suis pas de taille à lutter. Dans son village, il est tout-puissant, personne ne peut rien contre lui.

Le Maire :

Assassin de ton frère ? C'est tout le contraire ! Je l'aimais. Je ne lui ai jamais fait de mal, je vous le jure. Il s'est suicidé, elle le dit elle-même. Elle divague, le chagrin du deuil lui a fait perdre la raison. Ne la croyez pas, elle est toute aussi dépressive que l'était son cinglé de frère !

Élodie :

Je n'en peux plus. Je serre les poings pour les empêcher de venir frapper cette ordure. Je toussote une excuse et traverse précipitamment la route, pour nous éloigner du monstre, m'éloigner de ma haine. Je croise le petit Evan qui court presque sur le trottoir. Je surprends son regard, cette manière qu'il a de le scruter, de le surveiller. La même qu'avait Étienne. Comme si leurs yeux pouvaient maintenir à distance leur bourreau. Pauvre gosse, lui aussi ? Il faudra vraiment qu'un jour quelqu'un règle son compte à ce pervers !

Alain :

T'inquiète, Élodie ! Me voilà !

Le Maire :

Ces sauts d'un corps à l'autre sont très pénibles. Vous ne respectez même pas la chronologie ! Tout cela n'est que mensonge ! Heureusement, Alain va vous prouver que je suis quelqu'un de bien. C'est mon meilleur ami !

Alain :

Alors, tu es là ! Fils de pute ! Ça t'a pas suffi de violer son frère et de le pousser au suicide, il faut en plus que tu la harcèles ! Sauve-toi Élodie. Je m'occupe de lui. Espèce d'ordure, j'aurai ta peau. Tu t'en sortiras pas comme ça. Je trouverai bien un moyen de te tuer, de débarrasser notre village du monstre que tu es !

Comme si elle avait lu dans mes pensées, Élodie s'éloigne. C'est bien gamine ! Du coin de l'œil, je vois le petit Evan qui court lui aussi se mettre à l'abri.

Le Maire :

Quoi ? Cette personne que tu hais tant, que tu cherches à assassiner, c'est moi ? Pourquoi ? Je n'ai rien fait. Ils sont tous fous, Alain, tu ne peux pas croire à leurs élucubrations !

Alain :

J'ai bien envoyé des courriers au procureur pour dénoncer ce salaud de pédophile. Mais rien n'a bougé, on n'enquête pas aussi facilement sur M. Le Maire... Surtout quand les accusations ne viennent que d'un modeste charpentier, un petit travailleur manuel ! Si encore j'avais été médecin, on m'aurait sûrement écouté. Alors j'ai pas eu le choix. J'ai décidé de faire justice moi-même. Pour Evan, pour Étienne et puis pour tous les autres. Le visage inerte et blafard de mon petit neveu, couché dans son minuscule cercueil... Oui, pour toi aussi, mon petit Tom, je te promets qu'il paiera pour ce qu'il t'a fait...

Je dois donner le change, ne pas montrer ma haine. Il manquerait plus qu'il se méfie. Je parle de la pluie et du beau temps... Mais je ne peux pas m'empêcher d'imaginer ce que je pourrais te faire. Non, ce que je vais te faire. Ça suffit les triturations de méninges qui ne donnent rien. Demain, je vais venir chez toi. Je te ligoterai comme le porc que tu es et je testerai sur toi tous les objets tranchants qui me tomberont sous la main. Je m'acharnerai particulièrement sur ta précieuse virilité. Je te le promets, ça durera des heures ! Justice sera faite. Même si je dois aller en prison, oh oui, je le ferai...

Je suis obligé de te serrer la main, même si ce contact me dégoûte. Pour que tu ne te doutes de rien. Tu vois, moi aussi, je sais faire semblant.

Le Maire :

C'est lui qui devrait être à ma place. Il a essayé de m'assassiner à plusieurs reprises, il l'a avoué. Il voulait me faire subir les pires horreurs. Si vous n'étiez pas venu m'arrêter ce soir-là, je serais un homme mort à l'heure qu'il est.

Alain :

Demain, à la même heure, le problème de Maris sera définitivement réglé. Evan, Élodie et les autres pourront enfin vivre en paix. En mémoire de Tom et Étienne.

Le Maire :

Ce simulacre de procès n'est qu'une absurde parodie de justice. À qui voulez-vous faire croire que cette machine peut effectivement nous faire partager les points de vue des personnes rencontrées ce jour-là ?

Evan, au lieu de pleurer comme une chiffonnette molle dans les bras de ta mère, dis-leur que tout est faux, que tu as raconté des histoires pour faire ton intéressant. Élodie, pourquoi me dévisages-tu de la sorte ? Tu veux vraiment faire payer un pauvre innocent pour la mort de ton frère ? Quant à toi, Alain, apporter la photo encadrée de ton neveu ne fera oublier à personne que tu as voulu m'assassiner...

Quant à vous autres, vous n'êtes que des ingrats. Quand je vous vois, agglutinés sur ces bancs étripés, aux côtés de ces menteurs, je me dis que j'ai été bien bête de vous consacrer toute ma vie.

Faites de moi ce que vous voudrez, j'ai ma conscience pour moi !

Déliquescence

Mes yeux se sont ouverts mais ils refusent de voir.
J'ai lancé mes mains moites explorer tout ce noir.
Mes oreilles ont traqué la moindre vibration
Mais elles n'ont ramené que ma respiration.

Rien ! Rien que mon désir, mon vain espoir qui fige
Ce léger souffle froid et cet espace vide.
Je suis seul, oublié, entre ces murs humides,
Je n'existe même plus, et au fait, qui suis-je ?

J'ai attendu longtemps dans ce rien infini
Qu'une petite lueur, une étincelle de vie
Vienne me renseigner sur le sens de ceci.
De ce néant absurde, qui sûrement me détruit.

Des pas mats qui s'approchent, un tintement de clefs,
Le craquement feutré d'une allumette frottée,
Un relent de tabac vient habiter mon air.
Un Autre ! Je ne suis plus le seul être sur terre !

L'attente se fait alors moins lourde et douloureuse.
Je ne pose plus sans cesse de fausses questions creuses.
Qu'importe ce que j'fais là, qui m'a mis dans ce gouffre,
Ma survie est liée à cette odeur de soufre.

Le temps s'écoule, si lent, je ne peux que compter
Le nombre d'allumettes, craquées et puis soufflées.
Les minutes et les heures, vestiges du passé
Se sont évaporées dans ces flammes-pensées.

Cette unique présence me pousse à résister
Aux appels incessants d'une folie enviée,
Son cortège d'inconsciences si souvent espérées,
Chassées par le besoin de devoir subsister.

C'est l'heure du rendez-vous. Après les pas, les bruits.
Nulle odeur de tabac. J'épie dans ce silence,
Rompu par le trousseau qui s'ébroue comme en transe,
En un raffut terrible.....Un petit cliquetis.

La clef dans la serrure. Le pêne tourne soudain.
Mon seul Ami va-t-il s'immiscer dans mon rien,
Entrer, me libérer, faire sortir le vaurien ?
De ce si long enfer, serait-ce enfin la fin ?

Les yeux à nouveau clos. Tout mon corps est en nage.
Je sens des mains sur moi, un souffle sur mon visage.
On m'aide à me lever. Serait-ce le présage
De l'espéré terme de cet esclavage ?

Dans le corridor, nos sons s'associent.
Mon Ami soutient mes chairs amollies,
Inutiles et vaines : la longue inertie
A ôté du corps toute essence de vie.

La terreur, en moi, menace d'imploser.
L'Inconnu m'attend, prêt à dévorer,
Dans le froid des murs, je veux retourner,
Dans mon néant vide, veux me réfugier !

Les échos de pas s'effacent, disparaissent.
Un nouvel air chaud m'offre ses caresses.
Mon être se dilue, coule vers des dehors,
Devient une brume aux mille réconforts.

J'abandonne ces muscles, crispés et usés,
Je quitte cette peau qui m'emprisonnait,
Goûte la liberté, qui tant me manquait.
Je flotte dans l'espace d'un salon ocré.

Mon Ami nettoie d'un linge glacé,
La coquille salie, rappelle l'évadé.
Des mains invisibles viennent me traquer,
Me ramènent de force... ne peux résister

On me place sur un canapé.
Mes pieds posés, droits sur le sol,

Les cuisses plaquées sur l'assise molle,
Le dos collé au cuir gelé.

Je reste en position,
Qu'en silence, mon Ami
M'a fait prendre, tel un pion.
Il sort, me laisse ici...

Le salon est chauffé,
Les lumières tamisées,
Les couleurs vives dansent,
Les odeurs nient le rance.

Enfin un couple rentre.
Elle l'invite à s'asseoir,
Lui offre un verre à boire.
Chatouillis en mon ventre...

Elle se dirige vers moi,
Me fait dos, sans émoi,
Sur ma peau nue s'assoit.

Je tente de protester,
Émets un « Oh ! » vexé
Qui reste ignoré.

Nul ici ne m'entend.
J'incarne le néant
Qui tapissait mon noir.
On ne peut plus me voir.

Le duo continue...
Réalité à nue.
Transparent... devenu.

Voici le canapé,
Un meuble au cuir lustré
Pour tous les invités.

Il ne sert
Qu'à une chose...

S'asseoir.

Les masques

Ma mère est une femme âgée.

Ses quatre-vingt-trois années ont couvert son visage rieur d'un sombre masque flétri. Elles se sont nourries de la chair de ses membres, aujourd'hui maigres et secs. Son dos se voûte sous le poids de sa vie, lourdeur des drames accumulés qui ne peut s'alléger malgré l'érosion permanente de l'oubli.

Ses journées s'étirent en fils interminables. Ses yeux délavés par le temps cherchent du matin au soir, dans l'usure d'un fauteuil de cuir noir, l'empreinte de son époux, disparu vingt ans plus tôt. Une absence toujours cuisante, un vide impossible à combler. Elle ne parle presque plus. Elle a prononcé toutes les phrases, a usé tous les mots. Elle préfère maintenant les silences. J'observe parfois son visage qui s'anime furtivement. J'imagine qu'elle se plonge dans ses souvenirs heureux, les siens, les leurs surtout. Elle semble tellement fragile, ainsi assise dans cette éternelle posture, attendant patiemment de le retrouver.

Deux ans plus tôt, une casserole oubliée s'est muée en un incendie féroce qui a dévoré l'ensemble de sa cuisine. Un voisin bienveillant l'a mise à l'abri, le temps pour les pompiers de mettre fin au danger. Il m'a téléphoné et moi, affolée, j'ai accouru. Elle était noircie de suie, ses vêtements souillés et défaits, son regard affolé. Je l'ai serrée dans mes bras et je l'ai rassurée, comme on le fait pour une enfant perdue, épouvantée par un cauchemar. Il m'a expliqué qu'il lui rendait visite tous les jours. Il s'était aperçu que souvent, elle s'interrompait au cours de ses tâches. Ses souvenirs venaient la chercher, son passé l'absorbait au point de suspendre son présent. Il s'inquiétait pour elle. Moi également. J'ai pris la décision de venir m'installer dans son appartement.

Je l'aide à se laver. J'humecte un gant savonneux et frotte doucement sa peau fragile en de légères caresses, vaines tentatives pour effacer l'odeur âcre de l'urine qui s'insinue partout en elle. Je change, malgré sa gêne, ses couches plusieurs fois par jour. Je l'habille le matin, coiffe ses rares cheveux blancs et à chaque repas, la nourris. Je lui coupe sa viande en de minuscules morceaux que j'amène à sa bouche à l'aide d'une cuillère, par peur de la blesser. Je nettoie son

dentier avec son ancienne brosse à dents. Le soir venu, je la couche dans son lit devenu bien trop grand et la borde telle une enfant. Chaque nuit, ses yeux se ferment dans un soupir mêlant espoir et soulagement.

Je surveille son regard, tentant de deviner si ses silences cachent un de ses rendez-vous imaginaires, ou si progressivement, ils se changent en un insatiable vide qui dévore une à une chacune de ses capacités. Mais, ses yeux encore vifs me rassurent toujours. Elle est encore présente, prisonnière de ce corps. J'ai dû prendre un congé, suspendre ma vie privée pour elle. Chacune de mes journées lui est entièrement consacrée. Je la regarde encore, m'imprègne de son mutisme, tentant de deviner ce qu'elle peut éprouver. Je ressens sa souffrance, sa colère bien sûr, sa frustration surtout. J'assiste, impuissante, à son inexorable déchéance.

Pendant ces deux années, m'occuper d'elle m'a suffi mais j'ai peur du jour où la sénilité surviendra. Je guette avec anxiété ce moment fatidique où elle basculera dans un ailleurs inatteignable. Et là, ce sera trop tard. Je veux profiter d'elle jusqu'à sa dernière seconde de lucidité. Sentir l'instant limite, juste avant qu'elle ne m'échappe.

Ce matin, en scrutant son regard comme à mon habitude, je n'ai perçu qu'un grand vide. Pas plus de dix secondes puis ses yeux ont repris vie. Je sais la limite proche. J'ai tant de choses à lui dire, tant de questions à poser. Profitant de sa sieste, je sors sans bruit acheter ce qui me sera nécessaire. J'ai si souvent pensé à ce moment, la liste de mes courses cent fois refaites, chaque geste, chaque mot, joué et répété sur ma scène mentale. Seul le dénouement m'est encore inconnu. J'ai besoin de savoir, de comprendre.

À peine revenue dans l'appartement sombre, je la découvre assise en face de moi, toujours prostrée sur le canapé, ses yeux sont grand ouverts. Elle me fixe et péniblement articule :

« Où tu étais ? »

Elle, habituellement si avare de ses mots, doit s'être inquiétée de ma courte absence.

« Je suis allée faire une course pour toi. »

Elle fixe mon cabas et attend mon explication. Je suis soulagée de constater que je n'ai pas trop attendu. Elle est toujours consciente, présente avec moi dans cette petite pièce, plus qu'elle ne l'a jamais été au cours de ces dernières années. J'ôte lentement mon manteau, l'accroche dans le placard de l'entrée et m'approche du sac. Totalement immobile, elle me scrute en silence.

« Tu te rappelles, Maman, lorsque j'étais petite ? »

Un léger hochement de tête, à peine perceptible, répond à ma

question.

« Je me suis promis qu'un jour, il serait juste que je te rende tout ce que tu as fait pour moi. Pendant deux ans, je t'ai lavée, habillée, nourrie comme tu l'avais fait lorsque j'étais bébé. Je te remercie des soins que tu m'as prodigués. »

Son regard me suit, alors que je fais les cents pas en travers du salon. Elle ne répond pas, son visage n'exprime pas la moindre émotion. Je poursuis d'une voix douce.

« Seulement voilà, tout cela est incomplet. Tu as fait tellement plus pour moi, avec beaucoup d'application, je dois le reconnaître. Je pense qu'il serait injuste que je ne te rende pas le reste aussi. J'ai vécu avec toi, je me suis occupée de toi. J'ai perçu ton désarroi de te sentir ainsi diminuée. Je t'ai vu t'affaiblir, souffrir en silence de sa disparition, écrasée par le poids de son absence. J'ai attendu patiemment. Mais je sens que ton esprit commence à s'égarer et je dois maintenant me dépêcher de te rendre ce « reste », avant que tu ne sois plus capable d'apprécier ma surprise. »

Sensiblement, ses yeux se durcissent, sa bouche se crispe.

« Je sais, tu vas me dire que ce n'est pas la peine. Mais j'insiste, Maman. Tu es aujourd'hui dans la même posture que celle qui était la mienne, lorsque j'avais trois ou quatre ans. Tu comprendras mieux la portée des cadeaux que tu me faisais alors et que tu as continué à me faire, jusqu'à mon adolescence. »

J'ouvre le cabas et sors un sac plastique, tout ce qu'il y a de banal. Je prends l'objet qu'il contient et le lui montre. Un martinet au manche de bois solide. Je fais danser dans les airs ses lanières de cuir. Ses yeux s'affolent enfin. Elle a tout de même compris. Tout comme elle le faisait dans le temps, je souris.

« C'est ton tour maintenant. Mais d'abord, un petit bain. Tu te rappelles, Maman, des séances de baignoire ? Quand tu me maintenais au fond, riant de me voir me débattre, de me voir étouffer, de me voir me noyer. Tu te rappelles, Maman, comme tu t'esclaffais de te sentir si forte ? C'est toi qui décidais si j'allais vivre ou mourir. Tu jouissais de ton pouvoir... choisir de me tuer ou non. Tu trouvais ça très drôle. Cela fait cinquante ans que je me demande ce qui t'amusait à ce point. Et j'ai décidé qu'il était temps pour moi de comprendre. Je dois bien te l'avouer, pendant ces deux années, j'ai dû lutter contre cette curiosité que mon éloignement avait endormie. Mais elle s'est réveillée à ton contact quotidien, elle est la plus forte. Tu es faible maintenant, tout comme je l'étais. Tu ne pourras pas plus te défendre que je ne le pouvais. Allez, ma petite Maman, c'est l'heure de ton bain ! »

Elle a bien tenté de se débattre, mais elle n'a plus assez de forces.

Je la porte dans mes bras et pose son corps frêle dans la baignoire glacée. Je lui ôte ses vêtements et laisse l'eau couler. Je sors. Elle reste ainsi terrifiée, avec cette eau qui monte, à l'image de son impuissance. Je lui laisse le temps d'anticiper sur ce qui va arriver maintenant. Tout comme elle le faisait avec moi.

Je reviens dans la salle de bain. Je ferme les robinets. Elle pleure, gémit, supplie. Elle s'affole davantage quand elle aperçoit le martinet que j'ai ramené, comparable en tous points à celui avec lequel elle me fouettait au sang, tellement souvent, à chaque fois qu'elle éprouvait le besoin d'ôter son masque de normalité pour se défouler sur quelque chose. C'est d'ailleurs ce que j'étais pour elle, une chose. Elle est terrorisée. Tout comme je l'étais.

« Excuse-moi, je t'en supplie. Je ne savais pas, je ne me rendais pas compte...

— C'est bien pour cela que j'ai organisé cette petite reconstitution. Pour que tu saches enfin. Mais pour que tu comprennes vraiment, il faut que je te plonge au fond de cette baignoire, que je te maintienne sous l'eau. Il faut que tu te sentes étouffer. Il faut que tu te sentes mourir. Là, tu sauras vraiment, Maman, pas avant. Il manquera bien sûr la terreur de l'attente due à la répétition. Tu sais, entre deux raclées ou entre deux séances de baignoire, chaque seconde, chaque pensée, souillée par cette sourde peur qui s'installe en toi ? Il manquera aussi la douleur permanente, cette seconde peau qui jamais ne te quitte. Tu ne sauras pas, non plus, ce que cela fait de se penser comme un monstre, une sous-humaine méritant cet acharnement, cachant sa supposée inhumanité sous un masque banal de petite fille. Mon cadeau n'est pas aussi parfait que ceux que tu m'offrais, tu dois être indulgente, je ne suis qu'une débutante. »

Je m'avance vers elle. Elle pleure comme une enfant, elle ne cesse de me supplier. Tout comme je le faisais, tant d'années auparavant. Mes cris qui encore aujourd'hui me réveillent la nuit, les joues inondées de larmes et le cœur martelant ma terreur.

« Tu n'as jamais été sensible à mes pleurs et à mes supplications. Au contraire, ils te donnaient encore plus de plaisir et de force. Pourquoi devrais-je aujourd'hui tenir compte des tiens ? »

Je m'approche encore davantage. Elle essaie de se recroqueviller dans le coin opposé de la baignoire, en un geste désespéré, inutile. Tout comme je le faisais. Espérant échapper ainsi à ma séance de torture hebdomadaire, même si je savais très bien que quoi que je fasse, je n'y couperais pas, terriblement consciente de ma totale vulnérabilité.

Je la regarde tristement, me saisis d'une serviette de bain et

ajoute :

« Je ne suis pas comme toi. Même par vengeance, je ne peux pas t'infliger ce que tu m'as fait, je suis incapable de ressentir le moindre plaisir devant ton effroi. Comment oublier que sous ce monstre, tu restes une personne, ignoble et sadique, mais une personne quand même ? Curieusement, je te plains. Tu as confondu la totale soumission de Papa avec de l'amour et c'est uniquement ce pouvoir qui te manque tant aujourd'hui. Tu n'as jamais aimé qui que ce soit, ni ton mari, ni ta fille. »

Elle se détend un peu. Elle écoute, attentive.

« Cette expérience n'avait d'autre but que de te faire ressentir ce que tu m'as fait subir. Une minuscule partie des supplices que tu m'as imposée durant tant d'années. Je ne lèverai pas la main sur toi. Je ne te noierai pas. Je voulais seulement qu'avant de mourir, tu saches enfin. »

Je la porte hors de la baignoire et la sèche délicatement. Je l'habille, je la coiffe, puis prépare sa valise. Elle reste assise dans le salon, fixant une dernière fois le fauteuil vide. Je l'accompagne jusqu'à ma voiture, attache sa ceinture. Nous roulons ainsi, silencieusement, pendant une quarantaine de kilomètres. Je m'arrête devant un bâtiment massif planté au milieu d'un somptueux parc arboré. Je coupe le moteur, me tourne vers elle et conclus :

« Je t'ai trouvé une bonne maison de retraite. Ils s'occuperont bien de toi ici. Maintenant j'ai ma réponse, je ne suis pas comme toi. Adieu, Maman. »

J'irai baver sur vos tombes

Ils m'ont enterré vivant ! Les salauds !

Un sac souple m'enferme. Cette funeste seconde peau m'empêche de gesticuler, je ne parviens pas à la déchirer. Séquestré dans l'obscur cellule, luttant contre une lourdeur diffuse et implacable, l'odeur de terre humide m'enveloppe. Cette âcreté m'apaise, rappelle à ma mémoire l'espace de mes promenades nocturnes, dans des bois automnaux, lorsque je traquais mes proies. L'excitation de la chasse et celle plus intense encore de la mise à mort me redonnent l'énergie nécessaire pour tenter à nouveau de m'extirper de ce sarcophage...

Il ne leur a pas suffi de me traîner dans l'un de leurs tribunaux et de me condamner à mort. Ils ont poussé le vice jusqu'à me laisser le choix, la chaise électrique ou l'injection létale, mourir ou mourir, toute leur humanité se cristallise dans ce « choix ». J'ai opté pour la seconde option, pensant naïvement m'endormir tranquillement pour ne jamais plus me réveiller. Mais non, ils se devaient de venger la quinzaine de mes soi-disant victimes.

Me tuer n'aurait pas suffi...

Une piqûre dans mon bras. Mes membres s'engourdissent. Mes paupières n'ont plus la force de se soulever. Je suis dans le noir. Je suis le noir. J'entends les pas du bourreau à mes côtés. Il piétine. Malgré mes yeux fermés, je perçois les regards haineux des familles qui se posent sur moi, qui attendent, impatientes. Je suis prisonnier de ce corps qui ne me répond plus mais qui persiste à m'assaillir de messages sensoriels. Mon cœur s'accélère. Il tape, de plus en plus fort, affolé. Il fait mille sauts, comme s'il parait les coups de sabre de cette Mort annoncée. J'ai du mal à respirer, l'air se raréfie, mon diaphragme refuse d'entraîner mes poumons dans leur danse ordinaire. La panique forme une boule à la base de mon cou. J'étouffe ! L'ombre de la Mort me ronge et répand en moi sa raideur. J'observe impuissant sa victoire. Je ressens un décrochage suivi de ma délivrance. C'est enfin fini, je suis mort...

Des silhouettes lumineuses gesticulent autour de moi. Leurs mots me télescopent. Ils m'accusent, me heurtent de leur violence. Qu'est-ce qu'ils me veulent encore ? Ils m'ont tué, cela ne leur suffit pas ? Je ne sais pas, je ne comprends rien. Je suis plongé dans un grand flou, comme si je regardais à travers une vitre déformée. Je flotte au milieu d'eux. Ils me font tourner dans le vide, m'entraînent de force dans un tourbillon implacable. Qu'est-ce qu'ils font ? Allez, achevez-moi, qu'on en finisse !

Je reviens à moi, enfermé dans ce sac mortuaire. Il faut que je sorte d'ici. Autrefois, les journaux m'avaient surnommé « L'aigle ». Je cherche mes serres mais elles doivent être engourdies par la position inconfortable ou par les effets des drogues qu'ils m'ont injectées. Mes jambes, sans doute attachées, ne forment plus qu'un unique pied, énorme et grotesque. Je frappe la paroi de plastique. Je sortirai d'ici et reprendrai ma traque. Les membres du jury et surtout le Juge Wilson vont passer de sales moments. Ce sera à mon tour de vous condamner et de vous offrir une instructive leçon sur l'art d'exécuter !

Je perçois une déchirure. La terre s'engouffre dans ma tombe. Je me retourne puis entreprends de creuser une issue dans l'humus meuble, grâce à ma tête, unique partie de mon corps qui accepte de répondre à mes ordres. Mes mains sont toujours endormies par leur poison. Peu importe. Je fouille le sol et progresse lentement. Enfin, j'aperçois une lumière. Je rampe verticalement, me trémousse en une danse vitale. Mes yeux et mon nez inspectent prudemment l'extérieur. Des arbres gigantesques me cernent. Ils ne sont constitués que d'une paire de feuilles monstrueuses qui émergent du sol pour grimper jusqu'au ciel. Nulle trace d'être vivant. Je reprends mon ondulation et parviens enfin à m'extirper de mon destin. Un seul mot se forme en moi : vengeance !

Je n'arrive pas à me tenir debout. Je ne peux que ramper en utilisant mon unique pied. La surface sur laquelle je progresse est tellement rêche que cela rend mon avancée difficile. Je tente de l'humecter avec ma salive. Étrangement, elle est très abondante. Encore un effet des médicaments qu'ils m'ont injectés. Je suis comme ces patients bourrés de neuroleptiques qui ne contrôlent plus leur salivation. Je bave consciencieusement, et progresse ainsi plus vite, même si cela reste un train de sénateur. Je ne vois plus très bien. Un

grand flou me cerne. Hormis ces arbres étranges, je ne perçois pas grand-chose de mon environnement. Je suis au milieu d'une jungle indistincte, verdâtre, posée sur un marron terreux. Par contre, je sens une multitude de senteurs. La signature olfactive de chaque végétal se distingue. Le picotement acide d'une fourmi me chatouille les narines. Plus subtile encore, une odeur familière m'attire. L'odeur de la vengeance et du sang à venir. Il est là, le juge qui m'a condamné, qui a ordonné de me faire subir ce supplice et m'a fait enterrer dans son propre jardin. Et après, ils diront que c'est moi le psychopathe ! Sadiques ! Pervers ! Toujours aussi lentement, je continue de ramper vers le parfum bon marché qui me donnait tant la nausée lorsque je devais déposer à la barre sous son regard sévère, si proche de son cou rigide à portée de mes mains malheureusement entravées par des menottes. J'écume de rage et ce supplément de bave me permet d'accélérer le rythme. Mais je sens qu'il est encore loin. Il me faudra probablement plusieurs jours pour atteindre mon but.

Je glisse, j'ondule avec acharnement. De temps en temps, je fais une petite pause, grignote une feuille ou deux puis reprends ma traque. Aux heures les plus chaudes de la journée, ma peau tire, sèche comme si j'étais en plein four. Dans un réflexe de survie, je sens mon corps se ratatiner, se flétrir sur lui-même. Je me retrouve alors étrangement dans un abri rigide et frais, comme sorti de nulle part. L'air bouillant du dehors menace encore de me cuire. Il faudrait que j'obstrue l'entrée de ce refuge. Si j'avais retrouvé l'usage de mes mains, je pourrais confectionner un bouchon de terre, mais elles restent définitivement inertes. Mon pied ne m'est guère plus utile. Je tente alors dans un dernier espoir d'utiliser la seule chose abondante chez moi. Ma salive. Je bave encore et encore pour rendre hermétique mon refuge. Sous l'effet de la chaleur, mon calfeutrage visqueux se solidifie. Épuisé mais à l'abri, je m'octroie une sieste réparatrice.

Une fine condensation perle sur ma porte-pellicule et me renseigne sur la fin du danger. À coup de tête, je perce mon bouchon. La nuit m'accueille, fraîche et humide à souhait. Je m'accorde un repas frugal, constitué à nouveau de délicieux végétaux que j'engloutis avec enthousiasme. Chaque bouchée remonte dans mon corps pour remplir petit à petit mon estomac affamé. Mon œil droit perçoit une ombre blanche colossale qui se dresse au loin devant moi. Pendant ce temps, l'œil gauche surveille les dangers potentiels qui pourraient se cacher dans cette étrange jungle. L'odeur de mon ennemi se fait de plus en plus présente. Il doit se terrer dans la grande forme claire. Il me faudra encore de nombreux jours pour l'atteindre, mais je sais maintenant subvenir à mes besoins et je ne suis pas pressé. La

vengeance est un plat qui se mange froid. La mienne va friser le glacial.

Mon périple dure depuis une éternité. Ma progression est lente mais imperturbable, je continue à me traîner jusqu'au juge haï. Son odeur est tellement forte qu'elle en devient presque palpable, enfin pour qui aurait des mains.

Les poisons injectés lors de ma tentative d'exécution coulent toujours dans mes veines et provoquent en moi des hallucinations que je méprise et désire tour à tour. Il y a quelques jours, je passais en revue les différentes manières de tuer ce juge. N'ayant plus l'usage de mes mains, il me fallait trouver un autre moyen d'arriver à mes fins. Plongé dans mes pensées meurtrières, je ne vis pas s'approcher de moi une étrange créature. Je sentis seulement une présence virile et animale. Une excitation fourmilla en moi et courut à travers mon corps. J'eus soudain très chaud, mon cœur battait à tout rompre. Je commençai même à haleter. Fasciné, je redressai mes yeux en direction de la source envoûtante. Le monstre imposant glissait vers moi. Il ondulait langoureusement. Bientôt il frotta deux longues antennes sur ma peau. Je frémis et malgré moi, un soupir m'échappa. Un soupir léger et sensuel. J'avais envie que mon inconnu se glisse auprès de moi. Je désirai sa chaleur et la viscosité torride de sa bouche. Sans comprendre, je me sentis soudainement femme, un besoin d'enfantement agaçant mes entrailles. J'adoptai malgré moi une posture soumise, invitant mon bellâtre à parcourir mon dos. J'attendais, fiévreuse, de le sentir sur moi. J'étais toute excitée, ne bougeant plus d'un pouce, de crainte de le voir partir. Lorsque je revins à moi, j'étais troublée et émue. L'hallucination avait disparu, j'avais seulement la vague impression que je conservais, quelque part dans mon corps, la précieuse offrande de mon inconnu

Plusieurs jours plus tard, ce fut un nouveau fantasme qui s'empara de moi. Une autre créature me fit face, mais cette fois, ce fut moi qui exécutai la danse de séduction pendant quelques minutes torrides, puis qui me frottai au corps nu seulement recouvert d'une saillante carapace. Je retrouvai avec soulagement cette satisfaction toute masculine, lorsqu'à mon tour, je me répandis en elle.

La jungle se raréfie, les arbres-feuilles sont maintenant remplacés par une multitude de rochers, encastrés les uns aux autres. Je découvre alors que ma salive me permet de me coller sur des surfaces lisses et verticales. J'entreprends l'escalade, tirant un poids mystérieux

qui écrase mon dos, poussant avec mon pied pour m'aider à franchir les obstacles.

Après cette varappe intensive, j'accède à une étendue plane et glacée. Je pique un sprint, bats tous les records de vitesse mais butte bientôt sur un plan vertical, recouvert de la même matière. Ventousé par ma bave, je le gravis vaillamment jusqu'à arriver sur un nouvel espace plat. Cette alternance étrange se poursuit cinq ou six fois. Il ne me faut pas moins d'une journée entière pour en venir à bout. J'ai parfois envie d'abandonner. Mais Ses relents viennent me titiller, aiguillonner ma haine et ma soif de vengeance. Je serre les dents, même si ce n'est plus qu'une expression, car ils me les ont toutes arrachées avant de m'enterrer vivant. Je serre donc les lèvres, mon œil droit ne quittant pas de vue mon unique objectif pendant que l'œil gauche surveille mes arrières.

Un plateau très vaste, toujours recouvert de cette matière fraîche et rapide s'ouvre devant moi, à perte de vue. Un géant apparaît. Il empeste Son odeur. Je ne le vois pas bien, mais je sais que c'est lui. Comment a-t-il fait pour se changer ainsi en titan ? Je suis ridiculement petit à côté de lui. Comment diable vais-je pouvoir le tuer, sans arme, sans main, sans même une petite paire de dents pour le mordiller ? Un terrible désarroi m'étreint. Je ne peux pas avoir affronté tous ces obstacles pour rien ! Je rampe vers lui. Une odeur de cuir m'apprend que cette base sombre est à coup sûr sa chaussure. Je me jette sur elle, entame une ascension et me colle à elle malgré la répulsion que provoque chez moi la puanteur du cirage. Une vibration me fait alors trembler et sans prévenir, mon support et moi nous envolons à une vitesse folle. Je sens l'air se muer en un vent féroce qui tente de me décoller. Mais je tiens bon, je m'accroche. Un choc titanesque marque l'atterrissage. Je pense pouvoir goûter un peu ce répit mais à nouveau nous fendons les airs puis atterrissons lourdement. L'épreuve se renouvelle une vingtaine de fois puis tout s'arrête. Secoué, je déploie mes yeux, cherchant la trace de mon ennemi, qui malgré sa taille imposante a mystérieusement disparu. Je descends avec prudence de mon support ciré et entre en contact avec une surface lisse qui commence à se couvrir d'humidité. L'air devient moite et je dois me coller au sol frais pour résister à l'envie de me recroqueviller dans mon abri magique. J'arpente pendant une heure ces lieux inconnus, malgré la fournaise ambiante. Je traque le juge qui s'est littéralement évaporé. Épuisé, écœuré, je cesse enfin ma recherche. Je m'arrête de ramper, immobile au milieu de ce monde blanc et hostile. Ai-je déployé tant de ruses, produit tant d'efforts pour ne pas parvenir à mes fins ?

Tout à coup, un poids colossal m'écrase. Des gouttes d'eau viennent se mêler aux chairs compressées. Ma peau menace de craquer sous l'infâme pression. Mon abri magique se fendille sinistrement avant d'exploser en mille débris, venant se mêler à la bouillie que forme désormais mon corps. Juste avant de mourir, je perçois une vibration gigantesque qui me parcourt de part en part.

Ainsi, il a réussi à échapper à ma vengeance. Il s'est même changé en bourreau afin d'achever la mission de ses médiocres acolytes. Il m'exécute. Non, je ne...

Avis de décès :

Nous avons la tristesse de vous annoncer le décès du très vénérable juge Wilson, âgé de soixante-deux ans.

Mr Wilson était une personnalité très respectée de notre communauté. Il avait pris sa retraite après le procès du tueur en série John Park, procès qui avait abouti à une condamnation à mort, il y a un an, jour pour jour. Le juge avait déclaré que des doutes concernant le bien fondé d'une telle sanction l'empêchaient de poursuivre dorénavant sa carrière.

Dans l'après-midi de dimanche, en sortant de son bain, Mr Wilson aurait, semble-t-il, glissé accidentellement sur un escargot. Dans sa chute, il se serait violemment cogné contre le rebord de la baignoire, provoquant ainsi un important traumatisme crânien. Il est décédé à l'hôpital Saint-Mary quelques heures après son admission. Toute la rédaction présente ses plus sincères condoléances aux proches et à la famille de ce grand homme.

Un ami

Niché au creux de sa paume, à l'abri de cette voûte de doigts, je sens sa peau sur mon corps froid. Ses phalanges me pressent, blanchissent de détresse... elle a peur. Elle s'appuie sur ma densité ancestrale, sur ma continuité imperturbable pour dépasser le Mal, entrouvrir une brèche dans le dramatique présent, respirer, vite, vivre, tant que c'est encore possible ! J'entends sa voix gémir, je vois ses muscles tressaillir sous l'effet de la panique. Adossée à ce mur d'ombres, face à l'informe silhouette sombre, elle se noie déjà dans les douleurs à venir, et puis au bout du supplice, sa fin, ma si éphémère amie, ma petite Lucie...

Nous nous sommes rencontrés hier, un éclat de seconde à mon échelle minérale. Jusqu'à elle, je ne m'étais guère intéressé aux brouhahas incessants et aux grouillements de vies externes. Une nouvelle espèce ne cessait de me déplacer et de m'utiliser. Ils m'enfermaient dans une construction dont je n'avais pas le temps de comprendre le sens, que déjà d'autres m'extirpaient des ruines pour se servir de moi à une autre fin. J'étais indifférent à leurs tourbillonnantes activités, je savais qu'à leur tour, ils disparaîtraient. Les humains n'étaient pas plus intéressants que les dinosaures, tout aussi excessifs et bruyants... J'étais là avant eux, je serai là après. Le temps n'a pas de prises sur moi. Au pire, il arrondit mes angles à force de me faire rouler dans les lits des rivières. Il m'érode gentiment...

Au milieu de mon éternité, replié sur moi-même, ce fut une larme qui me tira de ma léthargie. Sa larme. Une fillette me tenait dans ses mains, au creux de son visage. Ses lèvres me murmuraient un message que je ne compris pas et une étrange ondée tiède et salée finit de me réveiller. Elle avait l'air si admirative, cette enfant qui me fixait de ses grands yeux éblouis... Son amour creusa un sillon dans mon cœur de pierre. Je décidai de me ralentir, freiner ma perception du monde pour accompagner un instant cette étrange créature.

« Grand-Père, c'est le plus beau des cadeaux !

— Et tu sais, ma petite Lucie, tu pourras le garder avec toi jusqu'à la fin de tes jours. Il sera un ami fidèle à qui confier tes peines. Quoi

qu'il se passe dans ta vie, il sera là, immuable, indestructible, toujours égal à lui-même.

— Je..., merci Grand-Père. »

Et elle m'emmena partout avec elle. Pour lui porter chance. Pour la soutenir. Pour se souvenir. Elle se livrait à moi, en paroles, puis en pensées silencieuses. Lorsqu'elle était triste, elle me serrait contre son cœur. Elle me confiait la garde de ses plus précieuses lettres d'amour. Elle m'installa dans un sac de soie blanche qu'elle porta à sa taille le jour de son mariage. Elle me présenta à une blondinette aux joues roses qui avait le même regard fascinant. Pas un de ses jours ne se passait sans qu'elle ne caresse ma peau lisse d'un glissement de doigt, sans qu'elle ne réchauffe ma matière d'un peu de sa tendresse. Je la remerciais de ma fidélité.

Lucie est aujourd'hui une vieille femme. Ses journées s'accolent les unes aux autres pour former une longueur solitaire. Son mari décédé, sa fille partie au loin, elle n'a plus que moi... Elle recommence à me parler, me raconte nos souvenirs communs. Ses yeux se parent de l'espièglerie de l'enfance lorsqu'elle narre notre rencontre, encore et encore. Tous les autres souvenirs sont devenus douloureux. Ils ouvrent la porte à la tristesse, au manque, aux regrets même parfois. Moi seul ne suis qu'une source de joie, dure, simple, pure.

Soudain, elle suspend ses mots, semble épier l'air trop sec du petit appartement. Un sourire se dessine sur ses lèvres ridées.

« Tiens, nous avons de la visite ! »

Elle se presse de sa manière si lente, cherche à accélérer des gestes devenus minéraux. Elle prend appui sur la table et rassure la porte à qui elle demande de patienter.

« Voilà, voilà, j'arrive... »

Le plancher craque sous ses pas raides. Je la connais si bien, ma Lucie, je peux entendre la joie soulever sa poitrine, l'excitation de pouvoir rencontrer un autre, fait de chair et de sang, un de ses congénères. Je suis un peu vexé de la sentir à ce point heureuse devant cet inconnu qu'elle fait entrer chez nous.

Il s'installe sur une chaise pendant que Lucie se traîne, toute excitée dans la cuisine, et entame la douloureuse préparation d'un café. Lui, indifférent, scrute chaque recoin du minuscule studio et ne cache même pas un petit sourire en coin.

« Vous vivez seule ici ? »

— Oui, oui...

— Je vous demande ça, c'est pas par curiosité Madame, c'est une des questions du recensement...

— Je suis veuve depuis bien longtemps... Du sucre ou du lait ?

— Non, merci... Noir, ce sera parfait. »

Il farfouille dans une sacoche de cuir et pose une pochette sur la table, juste à côté de moi. Il dégage un stylo qu'il place sur une feuille blanche. Il observe Lucie qui bataille avec son beau service à café, celui qu'elle ne sort plus que pour les grandes occasions. L'homme ricane devant ses gestes maladroits. Son téléphone sonne :

« Excusez-moi Madame... Oui, j'y suis... Nickel... du gâteau... 10 minutes à tout casser... »

Je ne l'aime pas ce type. Il me rappelle les tyrannosaures, avec ses dents pointues et son regard de prédateur.

Lucie dispose avec précaution, tasses et cafetière, sur la table encombrée. Elle chantonne, comme lorsqu'elle jouait à la dînette avec ses poupées, insouciant, inconscient, toute à sa joie du moment. Lorsqu'elle relève enfin les yeux, elle découvre l'inconnu debout face à elle. Il ne sourit plus.

« Bon, la vieille, tu vas me dire où tu caches ton fric ! »

La main ridée se réfugie à mon contact. Elle écrase ses doigts tordus autour de moi. Elle me serre, elle m'enserme, elle cache le concentré de sa vie, elle protège ce bout d'elle-même.

« Je... je n'ai rien...

— Ah oui ? Et qu'est-ce que tu planques dans ta main ? »

Lucie, montre-lui à ce crétin ! Évidemment que pour lui, je ne représente rien... Je ne suis qu'un caillou, commun, banal. C'est ce que pensent de moi tous ceux de ton espèce. Il n'y a que toi pour aimer une pierre !

Mais mon amie, entêtée, comme peut l'être une enfant, refuse de desserrer ses doigts.

L'homme l'attrape par l'épaule. Lucie chute lourdement. Elle ne bouge pas plus que moi. Sa main devient froide, aussi froide que moi. Sa paume se raidit. Tu n'es plus là, n'est-ce pas ?

Je retourne en moi, riche de nos si beaux souvenirs.

Bienvenue, Lucie, dans mon éternité.

Mon tourbillonnant amour

Cher Vous,

Valentin, de sa torche parfumée aux senteurs troublantes, éclaire une date, le 14 février. Les amoureux du monde vont en ce jour fêter leur tendre relation, souffler de leurs bouches avides les braises de leurs histoires afin de faire renaître ou d'entretenir les flammes passionnées de leurs premiers émois communs.

Tout comme vous, sans doute, je partage ma vie avec une personne aimante et tendre. Il est mon Valentin, mon compagnon, mon ami, mon amant, et je remercie chaque jour la destinée d'avoir entrelacé nos destins. Les mots me manquent pour exprimer à quel point il me rend heureuse, la manière dont il parvient, par un simple regard, un geste silencieux, à faire naître sur mon visage une douceur sereine. Il connaît mon corps tout autant que le sien et peut d'une unique caresse réveiller mes désirs. J'affirme, sans vous choquer je pense, à quel point je l'aime, de toute mon âme, de tout mon être...

Pourquoi alors vous adresser cette missive enfermée dans une vaine bouteille, malmenée par les océans du temps ?

La raison en est simple. Autant il me sera aisé d'enlacer mon aimé, de lui offrir mes mots et de le remercier, autant vous me resterez inaccessible. Et comment pourrais-je fêter l'Amour sans penser à celui qui m'a fait découvrir l'intensité de ce sentiment ? Si je peux aujourd'hui l'aimer, c'est grâce à vous... et je tiens ici à vous en remercier. Je vous dois en partie mon bonheur conjugal. Même si nous ne nous sommes pas revus depuis de longues années, vous persistez à partager mon quotidien et ce, malgré votre absence et votre tourbillonnante personnalité. Quinze années après que nous nous soyons quittés, je peux vous affirmer que nous avons réussi notre relation, que sans nous en apercevoir, nous avons su faire vivre notre passion de l'unique manière possible.

Vous souvenez-vous de cette plage de sable désertée sur laquelle nous nous sommes dit « Adieu » ? La nuit était avancée et déjà les premières lueurs du jour nous pressaient, l'un contre l'autre, invitant malgré nous l'horloge du temps que nous voulions tant nier. Nos sentiments étaient si forts, notre détresse si intense... comment notre

amour aurait-il pu échouer à figer cet instant ?

La lune blafarde éclairait vos yeux, si clairs et pétillants d'ordinaire. Pourtant, cette nuit-là, en ces instants précédents une séparation que nous savions définitive, je n'y ai lu qu'un abysse sombre, un abîme sans fond, destructeur, insatiable. J'ai eu peur qu'en partant, je ne détruise votre vie. Je voulais, au moins, prononcer ces mots qui n'avaient jamais pu franchir mes trop pudiques lèvres, vous dire que ce départ se faisait malgré mes sentiments pour vous ; en guise de sans doute cruelles excuses pour ce que je m'apprêtais à vous faire.

Je me souviens de vos mots, tranchants comme une lame de couteau, « Crevette, tu me laisses au bord du gouffre ! », prononcés en tentant de camoufler l'accusation sourde de votre douleur. Crevette, c'est ainsi que vous me surnommiez. Aujourd'hui encore, je ne peux regarder ces petites bestioles roses étalées sur l'étal d'un poissonnier sans sourire tendrement.

J'aurais voulu vous répondre que j'étais désolée de vous abandonner ainsi. J'aurais pu argumenter que notre relation, si passionnée et intense, n'offrait pourtant aucun avenir réaliste. Nous étions comme deux aimants, pris par un magnétisme enivrant, grisés par la constante lutte que notre attirance nous obligeait à mener. Si nous nous étions abandonnés à cette force, nous nous serions annihilés l'un l'autre, collés l'un à l'autre, figés et inutiles. Notre attirance se nourrissait de notre distance ; sans elle, nous nous ne nous serions plus séduits. Nos ombres et nos solitudes respectives avaient besoin d'espace, et malgré notre désir, nous étions trop semblables pour vivre une liaison réelle... Alors, nous avons joué à un jeu dangereux, ravivant cette passion fantasmée par de subtiles jeux de regards, quelques paroles provocantes, une posture aguichante. Mais un jour, j'ai compris que ce que je ne considérais que comme un jeu anodin, recouvrait une réalité bien autre. L'intensité de vos absences, la jalousie qui s'emparait de moi lorsque vos œillades séduisaient une autre que moi, la disproportion curieuse que le moindre effleurement tactile de votre part engendrait, sous forme de bouleversement émotionnel et physique ! Tout me faisait me sentir prisonnière. J'étais terrifiée par l'idée de cette dépendance, j'étais bouleversée par la force de mes sensations que je haïssais tout en les savourant et en les désirant. J'ai cru, naïvement, que si je cédaï enfin à vos avances, pour une unique nuit, cela éteindrait notre passion. Sublime déception ! Le constat fut contraire. Vous m'obsédiez de plus en plus, vous occupiez chacune de mes pensées. J'en vins à perdre l'appétit, car la douceur du sucre me rappelait celle de vos lèvres, l'intensité des épices évoquait la

force de votre caractère. J'avais l'étrange sensation d'être « trop » vivante. Écouter « les gymnopédies » de Satie me plongeait dans des images à l'érotisme suffocant, là ou avant vous, je trouvais de l'apaisement. Vous hantiez mes nuits, vous vous glissiez dans mes lectures. Comment ne pas lire votre conseil derrière ces mots de Boris Vian : « Une solution qui vous démolit vaut mieux que n'importe quelle incertitude. »

Face à vos terribles paroles, « Crevette, tu me laisses au bord du gouffre ! », j'ai violemment réalisé que cet insaisissable tourbillon d'émotions qui me malmenait, était ce que les autres nommaient « amour ». À cet instant précis, j'ai enfin su que je vous « aimais », d'une façon unique. Vous avez marqué la définition de ce mot de votre empreinte, et ce, pour toujours. Vous êtes, à cet instant précis, devenu ce mot. Mais j'ai également su que l'unique moyen de faire vivre cet Amour serait de vous quitter. La senteur d'iode de la mer toute proche, apportée par un vent complice, a chassé toute amertume de mon esprit. Ma peur, qui jusque-là me tétanisait, s'est enfin estompée. Sereine et étrangement heureuse, je vous ai regardé, vous ai souri et ai passé ma main sur votre joue, en murmurant ces mots : « Je t'aime ».

Sans doute ce souvenir est-il inexact. À l'instar de notre relation, le temps passé l'a sans doute embelli. Vous ne portiez pas de rose à votre veston, nous n'étions pas même sur une plage, ma raison me souffle que le paysage était des plus urbains. Mais peu importe.

Cher Vous, ce courrier que j'espère ne pas être trop maladroit, n'a d'autre but que de vous révéler la persistance de cet amour. J'espère que jamais nous ne nous reverrons, afin de préserver sa splendeur unique de la grisaille sinistre d'une implacable réalité.

Avec tout mon amour,
Votre crevette

Io con te

Je marche sur la route qui m'éloigne de toi, avec roulée sous mon bras, la toile de ton portrait. Je fuis vers un avenir que j'espère meilleur, vers un mécène que je rêve généreux, même si je sais trop bien qu'il attendra de moi la création d'instruments destructeurs, là où j'aspirerais à mettre mon imagination au service de l'humanité : te rends-tu compte, Salai, que je pourrais leur offrir des ailes, à ces Hommes si alourdis par leurs certitudes ancestrales ? Ils ne savent pas rêver, ils ne veulent pas rêver, les Possibles les terrorisent.

Salai...

Mes pieds soulèvent une poussière collante qui peint sur mes orteils des boucles éphémères. Tu me repoussais parfois lorsque je voulais caresser tes cheveux, prétendant une incommensurable fatigue. Tu aimais me torturer, me narguer par tes attitudes provocantes, t'afficher sous mes yeux vieillis contre ces corps musclés, jeunes, si jeunes. Tu me jaugeais souvent, tes lèvres étirées, scellées l'une à l'autre, comme pour me signifier qu'elles ne m'offriraient plus jamais leurs baisers. Ô le cruel sourire ! La cruauté était ton art, cette cruauté qui m'a fait tant t'aimer.

Salai...

Je t'ai supplié de m'accompagner dans ce nouvel exil, de continuer à piller ma bourse de toutes ses pièces d'or, de me cracher au visage tes insultes acides. Comment pourrais-je vivre loin de toi ?

Par amour, je t'ai peint dans un monde nouveau, impossible je le sais. Observe comme toute vie se fige loin de toi, bleuit loin de ton cœur comme le sang d'un cadavre. Seul ce que tu touches peut palpiter de vie, seul ce que tu vois peut rougir de passion.

Salai...

Oui, j'ai dû grimer notre amour, te travestir pour afficher ton portrait sous leurs yeux intolérants. « Votre Joconde est bien triste, Maestro. Elle a en elle un je ne sais quoi de démoniaque ! » Le client a refusé sa commande. Tu as hurlé devant mon incapacité à financer ton dernier caprice ; sais-tu Salai à quel point j'ai été soulagé qu'il ne m'arrache pas cette image de toi ? Souvent, après nos disputes quotidiennes, je venais chercher du réconfort auprès de cette toile figée. Tes yeux me fixaient, restaient collés sur moi, alors que

j'arpentais la pièce pour chasser ma douleur, ils me suivaient toujours,
malgré ma détresse, malgré mes larmes.

Salai...

Tu es avec moi, je suis avec toi... *Io con te*, ma Joconde. Tes mains
se croisent pour moi, ton buste plat se soulève d'amour pour moi.

Ti amo Salai per sempre...

Sespille

Sespille

La porte se ferme. Je fais semblant de dormir. Aujourd'hui, c'est un grand jour, c'est le jour que j'attends depuis toute une année ; et des jours, ça en fait plein ! J'ai même pas assez de doigts pour tous les compter !

Maman fait du bruit dans la cuisine. Je suis sûre qu'elle me prépare un petit-déjeuner de princesse, avec des montagnes de gâteaux au chocolat, un jus de fruits pressés servi dans un verre tout en sucre, comme ça je pourrai le manger aussi.

Moi, je fais semblant de dormir. Je reste sous la couette, cachée. Ma bouche rit toute seule, parce que je sais que la journée va être extraordinaire, que Maman va venir me réveiller en posant sur ma joue un baiser tout doux. Mais je garderai les yeux fermés, serrés très fort, jusqu'à ce qu'elle recommence.

Les bruits dans la cuisine se sont arrêtés. C'est le moment. La porte s'ouvre...

Je frotte mes dents avec la brosse. Je n'aime pas ce dentifrice. Il pique trop ! Moi, j'aurais voulu celui à la fraise, mais Maman n'a pas voulu.

Mon ventre fait un drôle de bruit. Je n'ai rien mangé. J'ai dit que je n'avais pas faim. Il n'y avait pas de gâteaux, rien que le bol de d'habitude, avec ses céréales toutes tristes. Je ne comprends pas, elle a oublié ? Alors, juste pour qu'elle se fasse un peu du souci, j'ai fait comme si j'avais mal dans mon ventre. Elle a râlé :

« Comme tu voudras ! »

Je crache la mousse blanche dans le lavabo et je regarde l'eau l'emporter. Où est-ce qu'elle l'emmène ? Il y a quoi après le trou du lavabo ?

Je prends le peigne et je tire dans mes cheveux. Il y a plein de nœuds. Ça fait mal ! J'ai demandé à Maman de me couper les cheveux, que je voulais la même coiffure que Lucas, très très très court ! Elle m'a regardée bizarre et elle n'a même pas répondu. Ce soir, je le ferai moi ! Je prendrai les grands ciseaux, ceux que je n'ai

pas le droit de toucher parce que, au bout, ils sont pointus, et je ferai comme à la télé. Mes longs cheveux tomberont par terre, et moi je rirai parce que les nœuds qui font mal seront cachés dedans.

Maman m'a grondée très fort, parce que j'avais mis ma belle robe de princesse, celle avec les pierres précieuses qui brillent. Maman avait de la colère plein les yeux, ses doigts ont commencé à bouger tout seuls comme si elle allait me taper. Et puis, d'un seul coup, elle s'est mise à crier très fort, que je le faisais exprès et que c'était pas le jour !

Alors que si, c'est le jour ! C'est mon jour, celui que j'attends depuis toute une année !

Du coup, je me cache dans les WC. J'entends qu'elle me cherche, elle dit qu'on va être en retard.

Je regarde le pantalon noir qu'elle m'a obligée à mettre. C'est moche comme couleur ! Moi, je voulais du rose, du rose princesse, pour la journée de la princesse !

L'étiquette du pull marron tout triste me gratte. Il est moche son pull ! Je m'en fous, je vais rester sur ses toilettes jusqu'à être devenue grande ! Je la déteste, méchante Maman !

La voiture secoue beaucoup. On ne s'est pas arrêtés devant l'école. Pourtant on est mardi, c'est le jour de la musique. J'ai vu mes copines rentrer dans la cour. Mais nous, on a continué tout droit.

Maman ne dit rien. Elle a sûrement préparé une surprise pour moi, pour ce jour spécial. C'est pour ça qu'elle m'a habillée bizarre... on va faire de l'accrobranche ! Ou alors, on va dans un parc, avec de grands manèges qui font peur et des clowns rigolos et de la barbe-à-papa qui colle partout le visage quand on essaie de la manger.

Elle fait semblant d'être fâchée, mais c'est pour la surprise. Elle ne veut pas que je devine. Elle est comme ça, ma Maman, elle sait toujours me faire plaisir.

Alors moi aussi je fais semblant ! Je mets mes bras croisés sur mon ventre, je fronce mes sourcils et je boude pour de faux ! C'est rigolo !

Le parking est bizarre. Il y a des voitures et des gens qui discutent en petits groupes. Ils regardent tous vers nous. Maman doit attendre que le clown soit prêt à m'accueillir, avec des ballons de toutes les

couleurs. Je regarde bien où il peut se cacher, je souris rien qu'à l'idée de la Grande Fête. Je cherche aussi Papa. Il n'est pas rentré du travail depuis plusieurs jours, mais quand j'ai demandé à Maman, elle est partie dans sa chambre, et elle m'a laissée toute seule dans le salon. Je crois qu'elle avait trop envie de me raconter la surprise, alors pour être sûre de ne rien me dire, elle est partie. Ça doit être une sacrée grosse surprise parce que ça fait longtemps que Papa est parti pour la préparer !

Je ne vois ni le clown, ni Papa. Rien que des gens tout tristes !
J'aime pas ça !

On est chez Grand-mère. Personne n'a pensé à moi, à ma fête. Il y a beaucoup de gens, mais je ne les connais pas. Ils sont bizarres. Ils parlent tout bas. Personne ne m'a apporté de gâteau, même sans bougie ! Pas de cadeaux non plus, ni de clown, ni de ballons.

Tatie me tenait la main. Mais moi je voyais bien que Maman pleurait.

Tatie m'a fait venir avec elle devant une drôle de caisse en bois. Elle s'est penchée vers moi et a murmuré :

« Dis au revoir à ton papa ! »

Quelle andouille ! C'est pas mon Papa, c'est rien qu'une caisse en bois...

Je suis sur les genoux de Maman. Elle est tellement triste que ses mots sont partis. Elle regarde quelque chose par terre, sans bouger. On dirait qu'elle dort, mais ses yeux rouges sont grand ouverts.

Elle a oublié mon anniversaire et maintenant elle s'en veut. C'est vrai que je voulais une grande fête, mais je n'aime pas quand elle est comme ça. On dirait qu'elle est devenue une poupée géante, toute molle et toute vide.

Je lui caresse la joue et je lui fais un gros bisou. Et pour la consoler, je lui dis :

« C'est pas grave, Maman ! On fêtera mon anniversaire dans un an ! »

- [Poster un commentaire à propos de cette oeuvre](#)
- [Découvrir le profil et les autres oeuvres de cet auteur](#)